

PLUTARQUE

Vie de Périclès

Traduction D. Ricard, 1830

(La numérotation a été modernisée)

I. César, voyant un jour, à Rome, de riches étrangers qui portaient entre leurs bras de petits chiens et de petits singes auxquels ils prodiguaient les caresses, leur demanda si chez eux les femmes ne font point d'enfants. Cette question, digne d'un homme d'état, était la censure de ceux qui épuisent pour des animaux l'affection et la tendresse que la nature a mises en nous, et qu'on ne doit exercer qu'envers les hommes¹. N'en peut-on pas dire autant du désir d'apprendre et de connaître que notre âme a aussi reçu de la nature ? et n'a-t-on pas droit de blâmer ceux qui, abusant de ce désir inné, au lieu de le diriger vers des études honnêtes et utiles, ne l'appliquent qu'à voir et à entendre des choses qui ne méritent aucune attention ? Frappés par tous les objets qui les environnent, nos sens extérieurs sont forcés d'en recevoir les impressions, bonnes ou mauvaises. Mais l'homme peut faire de son entendement l'usage qu'il veut : il est libre de le tourner, de le porter sans cesse vers ce qu'il juge lui être convenable. Il doit donc toujours rechercher ce qu'il y a de meilleur, moins encore pour le contempler que pour trouver dans cette contemplation l'aliment de son esprit². La couleur qui convient le plus à l'oeil est celle qui, par son agrément et sa vivacité, récrée la vue et ne la fatigue point. De même il faut fixer son intelligence sur les objets de méditation qui, par l'attrait du plaisir, dirigent l'âme vers le bien qui lui est propre. Ces objets se présentent, dans les actions vertueuses, dont le simple récit produit en nous une vive émulation, un désir ardent de les imiter ; effets que nous ne ressentons point pour d'autres objets qui méritent d'ailleurs notre admiration.

Souvent, au contraire, nous prenons plaisir à l'ouvrage, et nous prions peu l'ouvrier : par exemple, nous aimons les parfums et les teintures de pourpre, mais nous regardons les parfumeurs et les teinturiers comme des gens d'un état bas et

¹ Plutarque semble prendre ici trop sérieusement le mot de César, qui n'était, je crois, qu'une plaisanterie faite à ces étrangers sur les caresses ridicules qu'ils prodiguaient en public à ces animaux. C'était sans doute de leur part une petitesse que César avait raison de blâmer ; mais l'affection pour les animaux n'est pas incompatible avec les sentiments de tendresse qu'on doit aux hommes, lorsque la première se renferme dans de justes bornes, et que l'ordre des devoirs est observé. Plutarque lui-même a dit plus d'une fois que l'affection qu'on porte aux animaux doit être comme un apprentissage de l'attachement qui est dû aux hommes ; il a cité plusieurs traits de fidélité, de reconnaissance et de dévouement de la part d'un grand nombre d'animaux, pour justifier cette espèce d'obligation qui nous impose d'être doux et affectionnés envers eux. On a vu en particulier, dans la vie de *Thémistocle*, c. XIII, celui du chien de Xanthippe, père de Périclès. Lorsque les Athéniens s'embarquèrent pour Salamine, cet animal suivit à la nage la galère de son maître, et expira en arrivant au rivage : une pareille marque d'attachement et de fidélité méritait bien quelque retour d'affection de la part de Xanthippe.

² C'est le précepte le plus important que la philosophie puisse donner. On doit l'appliquer non seulement aux choses sérieuses, mais encore aux plaisirs et aux divertissements. L'esprit et le coeur ont besoin d'un aliment journalier ; ils se flétrissent et se dessèchent faute d'une nourriture convenable qui entretienne dans l'un le désir de s'instruire, et dans l'autre le goût de la vertu.

servile. Quelqu'un disait à Antisthène qu'Isménias était un excellent joueur de flûte³. « Oui, répondit-il, mais ce n'est pas un excellent homme : car autrement il ne serait pas si bon joueur de flûte. » Philippe entendit un jour son fils chanter dans un repas avec beaucoup de grâce et selon toutes les règles de l'art : « N'as-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si bien ? » En effet, il suffit qu'un prince donne quelques moments de son loisir à entendre la musique ; et c'est de sa part beaucoup accorder aux Muses que d'être témoin de leurs combats.

II. L'exercice d'une profession abjecte décelle, dans celui qui s'y livre, sa négligence pour de plus nobles occupations ; les soins qu'il s'est donnés en s'appliquant à des choses futiles déposent contre lui. Il n'y a pas un jeune homme bien né qui, pour avoir vu à Pise la statue de Jupiter ou celle de Héra à Argos, voulût être Phidias ou Polyclète ; il ne voudrait pas même être Anacréon, Philémon ou Archiloque, parce qu'il a pris plaisir à lire leurs poésies⁴. Un ouvrage qui nous plaît par son agrément n'entraîne pas nécessairement notre estime pour son auteur. Nulle utilité donc dans les objets dont la vue n'excite point l'émulation et ne fait pas naître dans l'âme l'envie de les imiter. Mais tel est l'ascendant de la vertu qu'en même temps que nous admirons les actions qu'elle inspire, nous sentons s'allumer en nous un désir ardent de ressembler à ceux qui les ont faites. Dans les biens de la fortune, c'est leur possession et leur jouissance que nous aimons ; dans les biens de la vertu, ce sont leurs effets. Quant aux premiers, nous consentons à les tenir d'autrui ; mais

³ Antisthène, disciple de Socrate, fonda la secte des cyniques. Il disait que la vertu était la plus forte de toutes les armes, la seule qu'on ne pût jamais nous arracher. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère blâmât Isménias d'avoir employé tout son temps et toute son application à bien jouer de la flûte. Antisthène florissait vers la quatre-vingt-dix septième olympiade, trois cent quatre-vingt-onze ans avant J.-C. — Isménias était de Thèbes. La perfection dans un art quelconque n'est sûrement pas un obstacle à la probité, et l'on pourrait en citer plus d'un exemple ; mais cette perfection ne convient qu'à ceux qui font profession de cet art : dans les personnes qui ont un autre état, le désir d'exceller dans les arts d'agrément les distrait infailliblement de leurs devoirs, et les y rend beaucoup moins propres. Aussi Philippe, qui faisait à son fils le reproche de chanter trop bien pour un prince, tomba lui-même dans un défaut semblable. Etant un jour entré en dispute avec un musicien sur les principes de la musique : « A Dieu ne plaise, seigneur, » lui dit le musicien, que vous sachiez cela mieux que moi ! »

⁴ Ce jugement peut paraître un peu sévère, quand on se rappelle l'estime dont ces artistes ont joui chez le peuple le plus instruit de toute l'antiquité, et l'admiration qu'ont excitée les deux statues que cite Plutarque, et qui passaient pour des chefs-d'oeuvre inimitables. Le Zeus de Phidias était digne, dit-on, de la majesté du dieu même, et une seule statue de Polyclète était, suivant Pline, liv. XXXIV, c. VIII, vendue cent talents. Ce que Plutarque ajoute sur les poètes semble encore plus rigoureux, après la haute opinion qu'on a eue, dans tous les temps, de la poésie. Tout ce qu'on peut dire pour expliquer ce passage, c'est que Plutarque ne méprise pas absolument cet art sublime et souvent si utile ; il ne le juge ici que par comparaison avec des qualités d'un ordre bien supérieur, la sagesse et la vertu. Auprès d'elles les arts les plus parfaits n'ont qu'un prix médiocre, et ne méritent pas une application qui nous fasse négliger ce qui seul peut nous rendre vraiment estimables et assurer notre bonheur. Socrate avait un talent distingué pour la sculpture ; il avait fait les statues des trois Charites (Grâces) qui étaient dans la citadelle d'Athènes, et qu'on y voyait avec admiration. Cependant il abandonna cet art pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse ; et son exemple fait voir que, si le goût pour les arts d'agrément peut convenir, avec une certaine modération, à l'homme qui veut faire de la vertu sa principale étude, la passion pour ces arts ne saurait subsister avec la pratique de la sagesse.

nous voulons qu'on tienne de nous les derniers. Ce n'est point par un pur penchant à l'imitation que nous nous enflammons au récit des actions vertueuses : la vertu seule, par sa force irrésistible, nous attire vers elle, commande à notre volonté, et forme les mœurs par les exemples qu'elle nous offre. C'est cette considération qui m'engage à continuer d'écrire ces Vies, dont je publie aujourd'hui le dixième volume⁵ : il contient celles de Périclès et de Fabius Maximus, celui qui fit la guerre contre Annibal. Ces deux personnages se ressemblent par toutes les vertus qu'ils possédèrent, mais principalement par leur douceur, leur justice, leur patience à supporter les folies de leurs concitoyens et de leurs collègues. Tous deux ils ont rendu à leur patrie les services les plus importants. Ce que nous allons rapporter de leurs actions fera voir si ce jugement est conforme à la vérité.

III. Périclès était de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, et descendait par sa mère des plus illustres familles d'Athènes. Xanthippe, son père, qui vainquit à Mycale les généraux du roi de Perse, épousa Agariste, mère de Clithène, celui qui chassa les Pisistratides⁶, qui détruisit avec tant de courage la tyrannie, donna des lois aux Athéniens, et établit une forme de gouvernement propre à maintenir parmi les citoyens l'union et la sécurité. Agariste, dans un songe, crut qu'elle accouchait d'un lion ; et peu de jours après elle mit au monde Périclès, qui, bien conformé dans le reste de son corps, avait la tête d'une longueur disproportionnée. Aussi toutes ses statues ont-elles le casque en tête : les sculpteurs ont voulu, sans doute, cacher un défaut que les poètes athéniens, au contraire, lui ont publiquement reproché, en l'appelant Schinocéphale⁷, car ils donnent quelquefois le nom de schine à la scille. Entre les poètes comiques, Cratinos⁸ dit de lui dans sa pièce des

⁵ Il donne le nom de volume à deux vies parallèles, comme celles de Périclès et de Fabius Maximus.

⁶ Hérodote, liv. VI, c. CXXXI, fait la généalogie de Périclès. Clithène, roi de Sicyone, avait une fille unique, nommée Agariste, qu'il maria à Mégacès, fils d'Alcméon. De ce mariage naquirent deux fils : le premier fut appelé Clithène comme son grand-père ; le second se nommait Hippocrate. Celui-ci, s'étant marié, eut un fils nommé Mégacès et une fille nommée Agariste, qui fut mère de Périclès. — La bataille de Mycale en Ionie, vis-à-vis l'île de Samos, se donna à pareil jour que celle de Platées, la deuxième année de la soixante-quinzième olympiade, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant J.-C., et ne fut ni moins glorieuse ni moins décisive que celle-ci. Plus de quarante mille Perses périrent dans le combat ; un plus grand nombre furent tués en fuyant ou en défendant leurs retranchements ; le reste se sauva en désordre, et ne se crut en sûreté que quand il se vit dans les murs de Sardes. Du côté des Grecs, cette bataille fut plus sanglante que toutes celles qui se livrèrent dans le cours de cette guerre. Pisistrate s'était emparé de la puissance souveraine à Athènes, peu de temps après que Solon eut donné des lois à cette ville. Ses fils, qui lui avaient succédé dans la tyrannie, furent chassés par ce Clithène, qui réunit le peuple divisé en plusieurs factions, porta les quatre tribus athéniennes jusqu'au nombre de dix, et établit un gouvernement purement démocratique. Voy. Hérodote, liv. V, c. LXVI, et la vie de Solon, c. XXI, et note 54.

⁷ C'est-à-dire tête d'oignon marin, que les anciens appelaient schine ou scille, comme Plutarque le dit ensuite.

⁸ Poète de la vieille comédie, fort livré à la bonne chère et aux plaisirs. Il était contemporain d'Aristophane, et composa sa dernière pièce, intitulée *Pytine*, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, suivant Fabricius, *Bibl. gr.*

Chirons :

Jadis le vieux Saturne et la Sédition

S'unirent dans les airs au milieu des tempêtes :

Le plus grand des tyrans, fruit de leur union,

Fut par les immortels nommé l'homme aux cent tête »⁹.

Il dit encore dans sa comédie de *Némésis* :

Accours, ô dieu puissant de l'hospitalité,

Toi dont la grosse tête est la félicité¹⁰.

Téléclides dit aussi de lui :

Les affaires souvent l'accablent de leurs poids ;

Et, non moins surchargé du fardeau de sa tête,

On le voit immobile et réduit aux abois.

Souvent, avec un bruit pareil à la tempête,

Sa tête monstrueuse, en ébranlant les airs,

Vomit avec fracas la foudre et les éclairs.

Eupolis¹¹, dans sa comédie des *Bourgs*, demande des nouvelles de chacun des orateurs du peuple qui reviennent des enfers ; et, après avoir entendu nommer Périclès le dernier, il dit de lui :

Tu conduis des enfers la principale tête.

IV. On dit assez généralement qu'il eut pour maître de musique Damon, dont on prétend que le nom doit être prononcé avec la première syllabe brève¹² ; Aristote

⁹ Le mot grec signifie proprement *qui rassemble les têtes*. C'est une plaisanterie fondée sur une allusion à l'épithète qu'Homère donne à Zeus, qu'il appelle le dieu *qui assemble les nuées*. Le poète comique voulait faire entendre que la tête de Périclès était si grosse qu'elle semblait faite de l'assemblage de plusieurs. L'allusion était d'autant plus sensible que Périclès, à cause de son éloquence, avait reçu le surnom de Zeus Olympien.

¹⁰ Le terme qui est dans le grec signifie *heureux* ; mais Cratinos le décompose, et le fait venir de deux mots, dont l'un veut dire *tête*, et l'autre est une particule qui sert à augmenter et à grossir les objets. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de faire sentir cette allusion dans notre langue. — Téléclides, dont Plutarque cite tout de suite les vers, était aussi un poète de l'ancienne comédie. L'épithète que ce poète donne à Périclès, fait entendre que sa tête était si grosse, qu'elle ressemblait à une salle où l'on pourrait placer onze lits.

¹¹ Eupolis, poète de l'ancienne comédie, antérieur à Aristophane, avait fait trente-deux comédies dont il ne reste que des fragments. Il mourut en traversant l'Hellespont, victime, à ce qu'on croit, de la vengeance de quelqu'un de ceux qu'il avait attaqués dans ses pièces.

¹² Ce Damon est vraisemblablement celui dont parle Etienne de Byzance, au mot *Oa*, et qu'il fait originaire d'Oa, bourg de l'Attique, dans la tribu Pandionide. Il était si grand musicien, qu'il devint dans cet art chef d'une secte à laquelle il donna son nom. Plutarque, dans son traité *de la musique*, lui attribue l'invention de l'harmonie hypolydienne.

assure qu'il l'apprit de Pythoclidès¹³. Pour Damon, il paraît que ce fut un sophiste très instruit, qui, sous les dehors d'un musicien, voulait cacher au public sa grande capacité. Il se lia particulièrement avec Périclès, qu'il formait à la politique, comme un maître de gymnase dresse un athlète aux combats. Mais il ne put tellement se déguiser qu'on ne reconnût enfin qu'à la faveur de sa lyre il cachait son application aux affaires et son goût pour la tyrannie. Banni par l'ostracisme, il fut en butte aux railleries des poètes comiques. Platon, dans une de ses pièces, introduit un personnage qui parle ainsi à Damon :

Dis-moi, nouveau Chiron, si ta haute sagesse

Du fameux Périclès a formé la jeunesse¹⁴.

Périclès prit aussi les leçons de Zénon d'Elée, qui enseignait la physique suivant les principes de Parménide. Sa manière était de disputer contre tout le monde, d'employer les arguments les plus subtils, et de réduire ses adversaires à ne savoir que répondre. C'est ainsi que Timon le Phliasien en parle dans ces vers :

Zénon dans la dispute est plein de véhémence ;

Sur le pour et le contre il parle d'abondance.

Au reste, on peut l'en croire : il connaît l'univers,

Comme s'il eût produit tous les êtres divers.

V. Mais l'ami le plus intime de Périclès, celui qui contribua le plus à lui donner cette élévation, cette fierté de sentiments peu appropriées, il est vrai, à un gouvernement populaire, celui enfin qui lui inspira cette grandeur d'âme qui le distinguait, cette dignité qu'il faisait éclater dans toute sa conduite, ce fut Anaxagore de Clazomène, que ses contemporains appelaient l'Intelligence¹⁵, soit par admiration pour ses

¹³ Suivant Plutarque, *ibid.*, ceux qui avaient écrit l'histoire de l'harmonie disaient que l'harmonie myxolydienne avait été inventée par le joueur de flûte Pythoclidès. On sait très peu de chose de ce musicien ; Platon, dans son *premier Alcibiade*, met un Pythoclidès au nombre des sages ou philosophes qui fréquentaient Périclès ; ce qui porte à croire que c'est le même que celui dont parle Aristote.

¹⁴ Platon, poète de la vieille comédie, joue ici sur le mot *Chiron*, qui peut être pris pour le nom propre de Chiron, par allusion à l'éducation que ce centaure fit de plusieurs personnages célèbres de la Grèce, ou pour un comparatif qui signifie plus méchant. On peut donc l'expliquer de deux manières : As-tu été le précepteur de Périclès ? ou bien : Es-tu plus méchant que Périclès ? Il a été déjà question de Timon dans la vie de *Numa*, c. XI.

¹⁵ Anaxagore, de Clazomène, était venu s'établir à Athènes, où il donnait des leçons de philosophie. Il fut le premier des anciens philosophes qui ne donna d'autre principe de la formation du monde, qu'une cause intelligente qui produisait seule tous les êtres. Avant lui, Thalès, Anaximènes, Anaximandre et les autres, admettaient bien cette cause intelligente dans la production de l'univers ; mais ils supposaient aussi d'autres principes secondaires auxquels ils donnaient également le nom de causes ; et c'est ce qui a trompé plusieurs savants modernes, qui ont cru tous ces philosophes matérialistes, et leur ont refusé toute idée d'un être intelligent distinct de la matière. J'ai déjà parlé dans la vie de *Plutarque*, qui précède la traduction

de ses *Vies parallèles*, de la division qui subsiste entre les savants modernes sur l'idée précise que les sages du paganisme avaient de la Divinité. J'ai dit que les uns font de tous ces philosophes autant d'athées qui ne connaissaient d'autre dieu que la nature, que la matière éternelle, laquelle, s'étant organisée par sa propre force, avait formé les êtres divers qui composent le monde ; que d'autres au contraire sont persuadés que le plus grand nombre de ces philosophes ont admis un dieu intelligent, essentiellement distingué de la matière ; qu'à la vérité, ils ont reconnu comme principes des êtres différentes substances matérielles, telles que l'eau, l'air et le feu ; mais qu'ils n'entendaient par là que le principe passif et secondaire, que la cause matérielle avec laquelle les êtres avaient été formés par la cause première et efficiente, principe unique et universel de tout ce qui existe. C'est à ce dernier sentiment que je me suis attaché, comme au seul admissible ; et entre autres preuves j'ai rapporté, pour confirmer ce sentiment, un passage de Plutarque tiré de son traité sur *l'inscription Ei*, qui était au temple de Delphes. Ce passage me paraît fait pour décider la question, et pour établir incontestablement que les anciens philosophes ont connu, comme dit saint Paul, par les ouvrages visibles de Dieu, ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité. Le passage d'Anaxagore que je vais transcrire est bien propre à appuyer cette opinion et à la mettre dans le plus grand jour.

« Il est une intelligence infinie, toute-puissante, séparée de toute autre substance, qui subsiste seule et par elle-même... Elle est la plus simple et la plus pure de toutes les substances ; elle a la connaissance la plus étendue et la plus parfaite de toutes choses, avec une puissance sans bornes. L'intelligence connaît toutes les substances qui sont mêlées ensemble et toutes celles qui sont séparées. C'est cette intelligence qui a ordonné et disposé tout ce qui existera un jour et la manière dont tout doit exister. »

Il me paraît impossible de ne pas entendre ce passage important d'un être dont la nature est supérieure à la matière, et en est absolument distinguée par son essence. Anaxagore lui attribue l'infinité, l'autocratie ou la toute-puissance, une séparation parfaite et entière d'avec tous les autres êtres, séparation de nature et d'essence, puisqu'il subsiste seul et par lui-même dans une indépendance absolue. Cette simplicité, cette pureté, cette connaissance infinie de toutes choses, tous les attributs enfin qu'on lui donne, supposent l'être nécessaire, éternel, immuable, qui ne connaît pas la succession des temps, qui seul est, et dont l'existence est l'éternité, comme Plutarque le dit dans ce passage sur *l'inscription du temple de Delphes*.

Je sais bien que quelques savants modernes ne croient pas que les anciens philosophes aient attaché aux attributs sous lesquels ils se représentent la Divinité les mêmes idées que nous ; et que par les mots de simplicité, de pureté, de séparation des autres substances, ils n'ont pas exprimé la spiritualité, l'immatérialité, telles que nous les concevons ; qu'ils n'ont entendu par là qu'une matière extrêmement subtile, réduite aux principes les plus simples dont elle soit susceptible, qu'un éther extrêmement pur dont les éléments n'étaient sujets à aucune altération.

Je ne disconviendrai pas que telle a pu être en effet la pensée de la plupart des sages du paganisme, et qu'ils n'ont point eu une idée juste et exacte de la spiritualité et des autres attributs de l'Être suprême. Mais nous-mêmes, avons-nous de cette essence divine, si supérieure à la raison humaine, si inaccessible à nos lumières, des notions bien précises ? Connaissions-nous seulement d'une manière claire l'essence de notre âme ? Pouvons-nous donner de la nature et des qualités de notre esprit des définitions lumineuses et évidentes ? N'est-ce pas plutôt en excluant les attributs qui ne lui conviennent pas, qu'en affirmant ce qu'il est, que nous pouvons parvenir à en faire connaître les opérations ? Faut-il donc s'étonner que les anciens, qui n'ont pas eu, comme nous, des lumières d'un autre ordre que celles de la simple raison, ne se soient pas élevés à l'idée précise, et telle que nous pouvons l'avoir nous-mêmes, de la spiritualité et de l'immatérialité de la nature divine ?

Il suffit pour justifier au moins quelques uns d'entre eux du reproche de matérialisme et d'athéisme qu'ils aient cru à l'existence d'un Être suprême, d'une cause intelligente, spirituelle, distinguée de la matière, telle que les faibles lumières d'une raison abandonnée à elle-même pouvaient la concevoir. Or c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de rendre à quelques philosophes de l'antiquité, et en particulier à Anaxagore. Le témoignage des anciens qui les ont suivis de près, et qui sont des juges bien plus sûrs que nous sur cette matière, puisqu'ils avaient les ouvrages de ces philosophes, et qu'ils pouvaient s'y instruire de leurs véritables sentiments, ne permet, ce me semble, aucun doute à cet égard. Il suffit de lire le passage du traité sur *la nature des dieux*, dans lequel Cicéron expose la doctrine du philosophe de Clazomène. *Anaxagoras primus omnium rerum descriptionem et modum mentis infinitae vi ac ratione designari et confici voluit (I, 2)* « Anaxagore est le premier qui ait enseigné que le système et l'arrangement de tous les êtres ont été conçus et exécutés par la force et la sagesse d'un esprit infini. »

« Tout, dit M. Batteux dans son *Histoire des causes premières*, » p. 377, tout est renfermé dans ce texte précieux. Un esprit infini, *mens infinita* ; la force et la sagesse, *vis ac ratio* ; le plan et l'exécution, *designari et confici* ; les détails et les formes, *descriptionem et modum* ; l'universalité des êtres, *omnium rerum* : tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu. »

Il serait facile de multiplier les passages des auteurs anciens qui attribuent cette opinion à Anaxagore ; mais ils seraient inutiles après un texte aussi formel que celui de Cicéron. Je me contenterai d'ajouter ici un témoignage éclatant rendu à ce philosophe par un peuple entier, celui d'Athènes, qui, plein d'admiration pour la découverte sublime d'Anaxagore, éleva en son honneur deux autels, l'un à l'Intelligence, l'autre à la Vérité. Il est vrai que cet hommage si flatteur n'empêcha pas le même peuple, comme on l'a vu dans la vie de Périclès, de recevoir avec plaisir la dénonciation qui fut faite contre Anaxagore, comme coupable de ne pas reconnaître l'existence des dieux, et d'enseigner des doctrines nouvelles sur les phénomènes célestes. Mais ces sortes de contradictions ne doivent pas étonner dans une multitude qui, toujours dupe de ses chefs, et n'ayant jamais d'opinion à elle, se laisse emporter à toutes les passions qu'on lui inspire. L'érection de ces deux autels est au moins une preuve incontestable qu'on ne doutait pas à Athènes qu'Anaxagore n'eût reconnu une intelligence suprême, essentiellement différente de la matière, cause efficiente et unique de l'organisation de l'univers.

Mais, comme l'observe M. Batteux dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, page 373, « le dogme du philosophe n'était pas encore mûr pour la philosophie : celle-ci ne pouvait y revenir qu'après de longs efforts et de longues erreurs. » L'accusation d'Anaxagore était une leçon pour les philosophes qui vinrent après lui d'être plus préservés dans l'enseignement d'une doctrine qui heurtait les opinions généralement reçues, et le plus grand nombre d'entre eux profitèrent de cet exemple pour envelopper leur doctrine, et la rendre conforme, quant à la manière de l'énoncer, à ce que la multitude faisait profession de croire. Socrate, contemporain d'Anaxagore, quoique plus jeune que lui, ayant eu le courage d'enseigner le dogme déjà établi par ce philosophe, fut condamné à boire la ciguë ; et cette condamnation dut rendre beaucoup plus circonspects les philosophes qui le suivirent. De là vient l'obscurité qui règne dans ceux de leurs ouvrages que le temps a respectés : ils

connaissances sublimes et sa subtilité à pénétrer les secrets de la nature, soit parce qu'il avait le premier établi pour principe de la formation du monde, non le hasard ou la nécessité, mais une intelligence pure et simple qui avait tiré du chaos les substances homogènes. Pénétré de l'estime la plus profonde pour ce grand personnage, instruit à son école dans la connaissance des sciences naturelles et des phénomènes célestes, Périclès puisa dans son commerce non seulement une

avaient recours, pour indiquer des vérités qu'ils n'osaient présenter ouvertement, à des expressions nouvelles, à des abstractions métaphysiques, inintelligibles au vulgaire, et qui leur ménageaient des moyens faciles d'échapper à l'accusation qu'on eût pu leur faire d'enseigner des doctrines nouvelles.

C'est ce qui accrédita, du temps même de Socrate, le dogme d'une âme universelle, répandue dans toutes les substances dont le monde est composé, et qui est le principe de leur mouvement, de leur activité, des qualités qui les différencient et les séparent ; dogme très ancien, que Pythagore établit plus particulièrement, ce qui l'en fit regarder presque comme l'inventeur. C'est à lui que Cicéron, dans son traité *de la nature des dieux*, liv. I, c. XI, semble en attribuer la découverte : « Pythagore a dit que Dieu était un esprit répandu et agissant dans toute la nature, et que nos âmes étaient des parcelles de sa substance. » Virgile a développé cette doctrine dans ces beaux vers de ses *Géorgiques*, liv. IV, vers 221 et suiv. : *Deum namque ire per omnes/Terrasque tractusque maris, coelumque profundum ;/Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum*. Mais ce système d'une âme universelle n'empêchait pas que les philosophes qui l'enseignaient n'admissent en même temps une cause efficiente, distinguée de la matière, et qui avait, sinon créé (car ils n'avaient pas l'idée d'une création proprement dite), au moins formé et organisé les divers êtres qui entrent dans la composition du monde. Timée de Locres, un de ceux qui firent de ce dogme la base de leur doctrine, et qui essayèrent d'en expliquer l'action et les effets par une voie toute nouvelle, dit qu'il y a une substance divine, pure, inaltérable, intelligente, qui embrasse le corps du monde, et une âme distribuée dans ce corps par une extension continue et proportionnelle de sa substance, laquelle exécute les ordres généraux de la suprême Intelligence ; comme on voit l'âme de l'homme exercer, sous les directions générales de la Providence, ses différentes fonctions, selon les organes du corps qu'elle anime. Il y avait donc dans la nature, suivant ce philosophe, deux principes, l'un se portant au bien avec connaissance et par choix, nommé à juste titre *Intelligence et Amour* ; l'autre, ne s'y prêtant que par force, nommé *Haine ou Nécessité* : l'un principe d'union et d'ordre, appelant les parties à la composition régulière d'un tout ; l'autre, principe de désunion et de désordre, minant sans cesse les individus pour les rompre et les dissoudre ; formant tous deux ensemble cette loi suprême et inexplicable appelée *Destin*, douce violence mêlée de contrainte et de persuasion. C'est ainsi que M. Batteux, *ibid.*, p. 272-274, a exposé la doctrine du philosophe de Locres.

Platon a adopté les idées de Timée, dont il a développé la doctrine obscure dans un commentaire plus obscur encore, où il a changé les expressions employées par ce philosophe, et substitué aux termes *Intelligence et Nécessité*, qui dans celui-ci désignent les deux causes principales de l'organisation du monde, ceux d'*Être toujours le même*, et d'*Être toujours autre*. Le premier de ces deux êtres ou de ces deux principes est celui en qui résident essentiellement et immuablement la sagesse, l'ordre, la puissance, la raison suprême, la cause de toute perfection et de toute beauté. L'être toujours autre est un être sans qualité, sans forme, indifférent à toutes les manières d'être ; c'est la matière. Il est impossible de ne pas reconnaître dans l'être toujours le même l'idée active et substantielle de Dieu même, qui tend, par son activité intelligente, à soumettre à l'ordre et à l'unité de dessein, à réunir sous une forme régulière les parties désordonnées de l'autre principe. L'être toujours autre, étant fait pour contraster symétriquement avec l'essence toujours la même, ne peut être qu'un principe de trouble, de discorde et de corruption, qui tend sans cesse à la destruction et à la mort, comme l'essence contraire tend à la génération et à la vie. C'est ainsi que Plutarque l'explique dans son *Commentaire sur le Timée de Platon*, dans ses *OEuvres morales*, et qui a pour objet d'expliquer la création de l'âme du monde. — Voyez aussi M. Batteux, dans son *Histoire des causes premières*, page 275-278.

Après de telles autorités, on peut être surpris que des personnes instruites soutiennent que tous les anciens philosophes, sans exception, ont été matérialistes et athées ; qu'ils n'ont point reconnu un être intelligent, séparé par essence de la matière, cause première et unique de toutes les substances créées. Il serait bien étonnant qu'une vérité qui est encore plus de sentiment que d'intelligence, en faveur de laquelle notre cœur réclame avec tant de force, qui est écrite en traits de feu dans le tableau des cieux, et que toute la nature annonce avec tant d'éclat ; qu'une telle vérité eût été entièrement méconnue par des hommes à qui l'on ne peut refuser des lumières, et qui, pendant tant de siècles, ont fait les plus grands efforts pour parvenir à connaître les causes premières et efficientes de la formation de l'univers. Les passions, l'intérêt et la crainte ont pu ou obscurcir en eux les vérités que leurs réflexions leur avaient fait découvrir, ou les obliger d'en affaiblir l'enseignement ; mais puisque, selon saint Paul, ils ont retenu la vérité captive, ils la connaissaient donc, et l'injustice qui la leur a fait dissimuler rend leur silence inexusable.

Une nouvelle preuve que j'ajouterai à ce que j'ai déjà dit, c'est la connaissance générale qu'ils ont eue de la spiritualité et de l'immortalité de notre âme. Cicéron, qui, dans ses ouvrages philosophiques, nous représente les opinions des philosophes de la Grèce, dont il avait étudié avec soin la doctrine, s'explique sur ce point de la manière la plus forte et la plus précise. « A moins, dit-il, que nous ne soyons d'une ignorance crasse en physique, nous ne pouvons douter que notre âme ne soit un être simple, exempt de tout mélange, de toute concrétion, de toute union et association de parties ; que par conséquent elle ne puisse être ni divisée, ni séparée, ni partagée ; et par une suite nécessaire, qu'elle ne soit immortelle, puisque la mort n'est que la séparation des parties qui étaient unies entre elles. » *Tusculanes*, liv. I, c. xxix. Une idée si juste de la nature de notre âme pouvait-elle être séparée de la connaissance des attributs de Dieu ? et n'est-ce pas faire injustice à ces philosophes que de les accuser d'athéisme ?

élévation d'esprit, une éloquence sublime, éloignée de l'affectation et de la bassesse du style populaire, mais encore un extérieur grave et sévère que le rire ne tempérerait jamais, une démarche ferme et tranquille, un son de voix toujours égal, une modestie dans son port, dans son geste et dans son habillement, que l'action la plus véhémence, lorsqu'il parlait en public, ne pouvait jamais altérer. Ces qualités, relevées par beaucoup d'autres, frappaient tout le monde d'admiration.

On raconte qu'étant insulté par un homme bas et insolent, qui ne cessa, durant toute une journée, de lui dire des injures, il les supporta patiemment sans lui répondre un seul mot, et se tint constamment dans la place à expédier les affaires pressées. Le soir il se retira tranquillement chez lui, toujours suivi par cet homme, qui l'accablait d'injures. Quand il fut à la porte de sa maison, comme il faisait déjà nuit, il commanda à un de ses esclaves de prendre un flambeau et de reconduire cet homme chez lui. Le poète Ion¹⁶ dit pourtant que son ton et ses manières respiraient l'arrogance et la fierté ; qu'il mêlait à sa dignité beaucoup de hauteur et de mépris pour les autres. Au contraire, il loue fort la politesse, la douceur et l'honnêteté de Cimon dans le commerce de la vie. Mais laissons le poète Ion, qui veut que dans la vertu, comme dans les tragédies, il y ait toujours une partie destinée à la satire¹⁷. Quand Zénon entendait quelqu'un traiter de faste et d'arrogance la gravité de Périclès, il l'exhortait à avoir lui-même un pareil orgueil, et il l'assurait que cette imitation produirait en lui l'émulation et l'habitude des bonnes choses.

VI. Ce n'était pas le seul fruit que Périclès eût retiré du commerce d'Anaxagore : il avait encore appris de lui à s'élever au-dessus de cette faiblesse qui fait qu'à l'aspect de certains météores, ceux qui n'en connaissent pas les causes sont remplis de terreur, vivent dans une crainte servile des dieux, et dans un trouble continu. La philosophie, en dissipant cette ignorance, bannit la superstition, toujours alarmée, toujours tremblante, et la remplace par cette piété solide que soutient une

¹⁶ Ion était un poète tragique de l'île de Chio, et contemporain de Périclès. Aucune de ses tragédies n'est parvenue jusqu'à nous ; il ne nous reste que quelques fragments de ses *Élégies*.

¹⁷ Les anciens poètes tragiques faisaient jouer ordinairement, dans les jeux où ils disputaient le prix de leur art, quatre pièces dramatiques comprises sous le nom général de *tétralogies*, et dont la dernière était toujours une tragédie satirique, dans laquelle on voyait figurer, avec les rois et les héros, des satyres dont le rôle plaisant et bouffon contrastait avec la dignité des autres personnages. Il ne nous reste, de ces pièces satiriques que le *Cyclope* d'Euripide. C'est à cet usage que Plutarque fait ici allusion.

ferme espérance.

On dit qu'un jour on apporta de la campagne à Périclès une tête de bélier qui n'avait qu'une corne, et que le devin Lampon, ayant vu cette corne forte et solide qui s'élevait du milieu du front, déclara que la puissance des deux partis qui divisaient alors la ville, celui de Thucydide¹⁸ et celui de Périclès, se réunirait tout entière sur la tête de celui chez qui ce prodige était arrivé. Mais Anaxagore, ayant fait l'ouverture de la tête du bélier, fit voir que la cervelle ne remplissait pas toute la capacité du crâne ; que, détachée des parois de la tête, et pointue comme un oeuf, elle s'était portée vers l'endroit où la racine de la corne prenait naissance. Tous ceux qui étaient présents à cette démonstration en admirèrent la justesse ; mais, peu de temps après, l'exil de Thucydide ayant fait passer entre les mains de Périclès toutes les affaires de la république, on n'admira pas moins la sagacité de Lampon. Au reste, rien n'empêche que le philosophe et le devin n'aient également bien rencontré : l'un a expliqué la cause du prodige, l'autre en a découvert la fin. L'objet du philosophe est de rechercher le principe des choses, et la manière dont elles se font ; le but du devin est de prédire pourquoi elles arrivent et ce qu'elles présagent. Ceux qui prétendent que la découverte de la cause détruit le signe ne font pas réflexion que par là ils anéantissent à la fois et la signification des signes célestes, et la vertu des symboles artificiels, tels que le son des bassins¹⁹, la lumière des fanaux, et l'ombre des gnomons. Chacune de ces choses a sa cause et sa préparation, et ne laisse pas d'être le signe d'une autre. Mais ce serait là peut-être le sujet d'un traité particulier.

VII. Périclès, dans sa jeunesse, craignait beaucoup le peuple. On remarquait dans les traits de son visage quelque ressemblance avec Pisistrate ; et les vieillards d'Athènes, en comparant la douceur de sa voix, son éloquence, sa grande facilité à s'exprimer, trouvaient encore cette ressemblance plus frappante. Comme il était

¹⁸ Ce Thucydide, que nous verrons, dans la suite de cette vie, opposé par les nobles à Périclès, lorsque celui-ci se fut ouvertement déclaré pour le parti populaire, était différent de l'historien qui a écrit la *Guerre du Péloponnèse* : ce dernier était fils d'Olore, et l'autre de Méléstias.

¹⁹ Nous dirions aujourd'hui le son des trompettes et des tambours ; les Grecs se sont servis quelquefois de bassins d'airain pour donner les signaux dans les armées, et les Romains les employaient pour appeler les athlètes aux exercices du gymnase, comme on le voit par un passage de Cicéron, dans le second livre *De l'orateur*, c. III « Dans ce temps-ci, dit-il, quoique tous les gymnases soient remplis de philosophes, cependant leurs auditeurs aiment mieux entendre le son du disque que la voix d'un sage. Si au milieu d'un discours le bruit de cet instrument vient frapper leurs oreilles, à l'instant ils abandonnent un philosophe qui traite des matières les plus sérieuses et les plus importantes, pour aller se faire froter d'huile. » Les disques étaient aussi en usage dans les tribunaux pour les jugements, comme on le voit dans Pollux, liv. X, c. LXI ; mais on ne sait

d'ailleurs fort riche et d'une grande naissance, qu'il avait beaucoup d'amis puissants, il craignait le ban de l'ostracisme²⁰, et ne prenait aucune part aux affaires publiques ; seulement à l'armée il montrait un grand courage et affrontait tous les dangers. Mais après la mort d'Aristide et le bannissement de Thémistocle, Périclès, voyant Cimon toujours retenu hors de la Grèce par des expéditions militaires, se déclara pour le parti du peuple, et préféra au petit nombre de riches la multitude des citoyens pauvres. Il agissait en cela contre son naturel, qui n'était rien moins que populaire ; mais il craignait apparemment qu'on ne le soupçonnât d'aspirer à la tyrannie ; d'ailleurs il voyait Cimon attaché au parti des nobles, et singulièrement aimé des principaux citoyens. Il embrassa donc les intérêts du peuple, afin d'y trouver de la sûreté pour lui-même et du crédit contre Cimon.

Dès ce moment, il changea sa manière de vivre. Il ne parut plus dans les rues que pour aller à la place publique ou au conseil. Il renonça aux festins, aux assemblées, et à tous les amusements de cette espèce dont il avait contracté l'habitude. Pendant tout le temps de son administration, qui fut fort longue, il ne soupa chez aucun de ses amis, excepté une seule fois qu'il alla aux noces d'Euryptolème, son proche parent ; encore n'y resta-t-il que jusqu'aux libations, après quoi il se retira²¹. En effet, la gravité ne saurait se soutenir au milieu des jeux et des divertissements ; la gaieté familière qui y règne s'accorde mal avec la dignité, et nuit à la considération. Il est vrai que c'est au dehors de l'homme réellement vertueux que la multitude s'attache, c'est l'apparence qui a le plus de prix à ses yeux, et les hommes de bien ne sont jamais aussi admirables pour les étrangers que pour les témoins habituels de leurs actions. Mais Périclès, de peur qu'une trop fréquente communication avec le peuple ne finît par inspirer du dégoût pour sa personne, paraissait rarement et par intervalles dans les assemblées : il s'abstenait de parler sur les affaires d'un médiocre intérêt, et se réservait pour les grandes occasions, comme on faisait, suivant Critolaos, du vaisseau de Salamine²². Dans les circonstances moins

pas précisément à quoi ils servaient.

²⁰ Il n'était établi que contre ceux dont on craignait le crédit.

²¹ Chez les anciens, le repas finissait par des libations ; quand elles étaient faites, on recommençait à boire et à s'entretenir, assez longtemps, sur différentes sortes de sujets, suivant le caractère et le goût des convives. Les *Banquets* de Platon et de Xénophon, les *Propos de table* de Plutarque, sont des résultats de ces conversations.

²² C'était un vaisseau sacré qu'on n'employait que dans des occasions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher des généraux pour leur faire leur procès ; nous en voyons un exemple dans la vie d'*Alcibiade*. Critolaos, philosophe

importantes, il se servait de ses amis et de quelques orateurs qui lui étaient dévoués ; en particulier d'Ephialtès, celui qui détruisit l'autorité de l'aréopage, et qui fit boire aux citoyens, à longs traits et sans mesure, suivant l'expression de Platon, la coupe de la liberté²³. Aussi le peuple s'abandonnant à sa fougue, tel qu'un coursier qui n'a plus de frein, ne put être ramené à l'obéissance ; et, comme disent les poètes comiques, il se mit à mordre à l'Eubée et à bondir sur les îles²⁴.

VIII. Périclès, pour proportionner à son genre de vie et à l'élévation de ses sentiments son style et son langage, pour en faire comme un instrument qui fût à l'unisson de son âme, le nourrit des leçons d'Anaxagore, et donna, pour ainsi dire, à son éloquence la teinture de la physique²⁵. Il joignait à un heureux naturel cette sublimité d'esprit qui, suivant le divin Platon²⁶, nous rend capables des plus grandes choses, et qu'il avait puisée dans la philosophie. Il appliquait à l'art de la parole tout ce qui pouvait y convenir ; et son éloquence, en l'élevant au-dessus de tous les autres orateurs, lui mérita le surnom d'Olympien. D'autres veulent que ce surnom lui ait été donné parce qu'il avait embelli la ville d'Athènes d'édifices publics. Il y en a qui prétendent qu'on avait désigné par là sa grande puissance, soit dans l'administration, soit dans les armées ; peut-être aussi que toutes ces qualités ont concouru à lui faire donner un surnom si glorieux. Cependant les comédies de ce temps-là, dont les auteurs le prenaient souvent pour l'objet de leurs satires, tantôt sérieuses et tantôt plaisantes, font voir que ce fut surtout par son talent pour la parole qu'il mérita ce titre. Ils disent que, lorsqu'il parlait dans l'assemblée du peuple, les tonnerres et les éclairs partaient de sa bouche, et que sa langue lançait la foudre. Un mot que Thucydide, fils de Méléstias, dit en plaisantant, sur la force de son éloquence, mérite d'être rapporté. Ce Thucydide, un des principaux et des plus

péripatéticien, fut, du temps de Caton le censeur, l'an de Rome cent quatre-vingt-dix-huit, député vers le sénat avec Diogène le stoïque et Carnéade l'académicien. Il en est fort question dans la vie de ce Romain.

²³ Ce passage est tiré du huitième livre de la *République* de Platon, où ce philosophe fait voir comment l'abus du gouvernement populaire amène toujours la tyrannie.

²⁴ Ces images, d'une hardiesse poétique, représentent au naturel les excès dont une populace effrénée est capable. L'Eubée, aujourd'hui Négrepont, est une île qu'un bras de mer fort étroit sépare de l'Attique, dont elle était le grenier. Les îles sont celles de la mer Egée, qui la plupart furent assujetties par les Athéniens avant et pendant la guerre du Péloponnèse, et soumises à de dures exactions, quoiqu'elles contribuassent beaucoup au commerce et à la richesse d'Athènes.

²⁵ Expression heureuse, et qui méritait d'être conservée. Les idées et les images empruntées de la physique sont comme des couleurs qui relèvent les raisonnements qu'on emploie dans le discours, et qui en tempèrent la sécheresse.

²⁶ C'est à la fin de son *Phèdre*. Platon y établit que pour être véritablement éloquent, il faut joindre à des dispositions heureuses une connaissance générale de la nature, qui n'est pas moins nécessaire pour être excellent médecin, ce qu'il prouve par un passage d'Hippocrate, dans son traité de *la nature humaine*. Platon cite également l'étude que Périclès avait

vertueux citoyens d'Athènes, fut longtemps le rival de Périclès dans le gouvernement. Archidamos, roi de Sparte, lui demandait un jour lequel des deux luttait le mieux, de lui ou de Périclès : « Quand je lutte contre lui, répondit Thucydide, et que je l'ai jeté par terre, il soutient qu'il n'est pas renversé, et il finit par le persuader aux spectateurs. »

Cependant Périclès ne parlait jamais qu'avec la plus grande circonspection ; et toutes les fois qu'il se rendait au tribunal, il demandait aux dieux de ne laisser échapper aucune parole imprudente ou qui ne convînt pas à la matière qu'il allait traiter²⁷. Il n'a laissé par écrit que quelques décrets ; et l'on ne cite de lui qu'un petit nombre de mots remarquables, tels que celui sur l'île d'Egine, qu'il appelait une tache sur l'oeil du Pirée, qu'on devait faire disparaître. Il dit un jour qu'il voyait la guerre s'avancer du Péloponnèse à grands pas. Sophocle, son collègue dans le commandement de l'armée, en s'embarquant avec lui, louait beaucoup la beauté d'un jeune Athénien : « Sophocle, lui dit Périclès, un général doit avoir les yeux aussi purs que les mains. » Dans l'oraison funèbre des Athéniens qui avaient péri devant Samos²⁸, il dit, au rapport de Stésimbrote, qu'ils étaient devenus immortels comme les dieux mêmes : « Car, ajouta-t-il, nous ne voyons pas les dieux, mais les honneurs qu'on leur rend et les biens dont ils jouissent nous font juger qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour la défense de leur patrie n'ont-ils pas les mêmes avantages ? »

IX. Thucydide, pour nous donner une idée du gouvernement de Périclès, le représente comme une sorte d'aristocratie, à laquelle on donnait le nom de gouvernement démocratique, mais qui dans le fait était une véritable monarchie, où le premier des citoyens avait seul toute l'autorité. D'autres écrivains ont dit que Périclès fut le premier qui distribua au peuple les terres conquises, qui donna de

faite de la physique et des autres branches de la philosophie, pour fortifier et enrichir son éloquence.

²⁷ Ce que dit ici Plutarque semble contredire Suidas, qui avance que Périclès fut le premier qui écrivit ses discours avant de les prononcer, au lieu que les autres orateurs parlaient sur-le-champ ; cette prière ne convient qu'à un orateur qui parle sans préparation. Quintilien lui en attribue une autre plus politique : il assure que Périclès demandait aux dieux de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple. Il paraît, d'après cet endroit de Plutarque, que les harangues qu'on avait de son temps sous le nom de Périclès passaient pour des ouvrages supposés : aussi Quintilien ne trouvait-il pas qu'elles répondent à la haute réputation d'éloquence que Périclès avait eue. Ceux que nous avons dans Thucydide soutiendraient cette réputation ; mais ils sont l'ouvrage de cet historien, qui a seulement tâché de rendre le mieux qu'il lui était possible le caractère de l'éloquence de ce célèbre Athénien. — Egine, île du golfe Saronique, semblait, par son commerce florissant et par sa puissance, offusquer la gloire du Pirée, en face duquel elle était située.

²⁸ Lorsque Périclès prit cette île.

l'argent aux citoyens pour assister aux spectacles, et leur assigna des salaires pour toutes les fonctions publiques ; que, par ces établissements, il leur fit contracter des habitudes vicieuses, leur ôta l'amour du travail et de la frugalité, leur inspira le goût de la dépense et l'amour des plaisirs²⁹. Recherchons dans les faits mêmes la cause de ce changement. J'ai déjà dit qu'au commencement de son administration, Périclès, pour balancer le crédit de Cimon, s'était attaché à gagner la faveur du peuple. Mais ce dernier faisait chaque jour de très grandes dépenses pour secourir les pauvres, nourrir les citoyens indigents, et habiller les vieillards ; il avait fait arracher les haies de ses héritages, afin que les Athéniens eussent la liberté d'en aller cueillir les fruits. Périclès, moins riche que lui, et ne pouvant l'égaliser dans ces moyens de se concilier les bonnes grâces du peuple, eut recours à des largesses qu'il prenait sur les revenus publics. C'était, suivant Aristote, Démonidès, de l'île d'Ios³⁰, qui lui avait donné ce conseil. En distribuant ainsi aux citoyens pauvres de l'argent pour assister aux spectacles et aux tribunaux, en leur faisant plusieurs autres dons aux dépens du trésor public, il corrompit la multitude, et s'en servit pour rabaisser l'aréopage, dont il n'était point membre, parce que le sort ne l'avait jamais favorisé pour être archonte, thesmothète, roi des sacrifices, ou polémarque : car de tout temps ces charges s'étaient données au sort, et ceux qui s'y étaient bien conduits montaient à l'aréopage³¹.

Soutenu de la faveur du peuple, Périclès ruina l'autorité de ce conseil ; il lui ôta, par le moyen d'Éphialtès, la connaissance d'un grand nombre d'affaires, et fit condamner au bande l'ostracisme, comme ami des Lacédémoniens et ennemi du peuple, Cimon lui-même, qui n'était inférieur à aucun autre citoyen ni par sa naissance ni par sa fortune, qui avait remporté sur les Barbares les victoires les plus glorieuses, et qui, comme je l'ai dit dans sa vie, avait rempli la ville des richesses et des dépouilles des ennemis : tant Périclès avait de pouvoir sur la multitude.

²⁹ Thémisiocle, comme on l'a vu dans sa vie, avait engagé les Athéniens à appliquer l'argent qu'on retirait des mines de Laurium à la construction de galères ; et cet emploi utile des revenus publics avait inspiré le goût du travail et de l'application. Périclès, en distribuant de l'argent au petit peuple pour assister aux spectacles et pour remplir les fonctions publiques, mérita le reproche de l'avoir rendu paresseux, de lui avoir inspiré le goût des plaisirs, et surtout d'avoir donné à une populace ignorante et grossière une influence funeste dans le gouvernement.

³⁰ Ios était une des îles Sporades, dans la mer Egée, où l'on dit qu'Homère fut enterré. Quelques savants ont corrigé ce mot et ont écrit *Oathen*, du bourg d'Oa, un des bourgs de l'Attique où ce Démonidès était né.

³¹ Il fallait avoir passé par quelqu'une de ces charges pour monter au conseil de l'aréopage. Comme ce conseil faisait la principale force des nobles, Périclès s'attacha à lui ôter sa puissance et son autorité.

X. La loi fixait à dix ans le ban de l'ostracisme. Pendant l'exil de Cimon, les Lacédémoniens entrèrent avec une grande armée sur le territoire de Tanagre³². Les Athéniens ayant aussitôt marché contre eux, Cimon quitta le lieu de sa retraite ; et, pour détruire par des faits l'imputation qu'on lui faisait de favoriser les Lacédémoniens, il alla se joindre à ceux de sa tribu, afin de partager le péril de ses concitoyens. Mais les amis de Périclès, s'étant ligués contre lui, l'obligèrent, comme banni, de se retirer³³. Cela mit Périclès dans la nécessité de faire, en combattant, des efforts extraordinaires de courage, et de se distinguer entre tous les Athéniens par son intrépidité à braver tous les dangers. Les amis de Cimon, que Périclès accusait aussi d'être attachés aux Lacédémoniens, y furent tous tués³⁴. Cependant les Athéniens, qui venaient d'être battus sur les frontières de l'Attique, commençaient à se repentir d'avoir éloigné Cimon ; et, s'attendant à une rude guerre pour le printemps prochain, ils désiraient vivement son rappel.

Périclès, qui s'aperçut de cette disposition des esprits, ne tarda pas à la seconder, et proposa lui-même le décret pour le rappel de Cimon, qui, aussitôt après son retour, fit conclure la paix entre les deux villes : car les Lacédémoniens avaient autant d'affection pour lui que de haine pour Périclès et pour les autres chefs du parti populaire. Quelques auteurs disent que Périclès ne proposa le décret pour rappeler Cimon qu'après avoir fait avec lui, par l'entremise d'Elpinice, soeur de ce dernier, un traité secret dont les conditions étaient que Cimon irait, avec deux cents vaisseaux, faire la guerre hors de la Grèce et ravager les états du roi de Perse, et que Périclès aurait toute l'autorité dans Athènes. On croit même qu'Elpinice, lorsqu'on faisait le procès à son frère, adoucit Périclès à son égard. Le peuple avait nommé celui-ci au nombre des accusateurs ; et Elpinice étant allée chez lui pour le solliciter : « Elpinice, lui » dit-il en souriant, vous êtes bien vieille pour terminer une si grande affaire. » Cependant il ne parla qu'une fois dans le cours du procès, glissa légèrement sur l'accusation, et l'ayant bien moins chargé qu'aucun autre de ses

³² En Béotie, entre les fleuves Isménos et Asopos.

³³ Ils obtinrent pour cela un ordre du conseil.

³⁴ Nous voyons dans la vie de *Cimon* qu'ils étaient au nombre de cent ; que Cimon, en quittant l'armée, les conjura de faire dans les combats les plus grands efforts de bravoure, pour se justifier des soupçons injustes qu'on avait conçus contre eux. Ils trouvèrent le moyen de combattre comme en présence de Cimon, quoiqu'il fut absent, et obéirent fidèlement aux ordres qu'il leur avait laissés.

accusateurs, il se retira. Quelle confiance peut-on donc avoir en Idoménée³⁵, lorsqu'il accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Éphialtès, son ami intime, le confident et l'associé de tout ce qu'il faisait dans le gouvernement, et d'avoir été porté à ce crime par la jalousie que lui causait sa réputation ? Je ne sais où Idoménée a pris toutes ces calomnies, qu'il distille, comme une bile noire, sur un homme qui peut bien n'être pas sans reproche, mais dont la grandeur d'âme, dont la passion pour la gloire, ne sauraient s'allier avec une action si atroce. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Éphialtès, qui s'était rendu redoutable aux partisans de l'oligarchie par son inflexibilité à poursuivre ceux qui commettaient la moindre injustice contre le peuple, fut, à ce que dit Aristote, assassiné par Aristodicus de Tanagre, que ses ennemis avaient suborné. Cependant Cimon mourut en Chypre, où il commandait l'armée des Athéniens³⁶.

XI. Les nobles, qui voyaient Périclès, élevé seul au-dessus de tous les citoyens, jouir d'un pouvoir presque absolu, cherchèrent un homme qui pût lui tenir tête dans l'administration, et affaiblir une autorité qui tendait visiblement à la monarchie. Ils lui suscitèrent un rival dans la personne de Thucydide, du bourg d'Alopèce, beau-frère de Cimon³⁷, homme sage, moins propre à la guerre que ce dernier, mais meilleur politique que lui, plus fait pour gouverner les assemblées populaires ; qui d'ailleurs, faisant son séjour à la ville, et se mesurant toujours à la tribune avec Périclès, eut bientôt remis l'équilibre dans le gouvernement. Il ne laissa plus les nobles se mêler et se confondre comme auparavant avec le peuple, et obscurcir leur dignité dans la foule ; mais les séparant de la multitude, et concentrant comme en un seul point toute leur puissance pour en augmenter la force, il mit un contre-poids dans la balance politique. Avant lui, la division qui existait entre les deux partis, semblable à ces pailles qui se trouvent dans le fer, marquait simplement la différence entre la faction populaire et celle des nobles ; mais l'ambition et la rivalité de ces deux personnages, faisant, pour ainsi dire, dans le corps politique, une incision profonde, le séparèrent en deux parties bien distinctes, dont l'une fut

³⁵ Idoménée de Lampsaque, disciple d'Épicure, avait écrit, suivant Diogène Laërce, liv. II, seg. XX, *l'Histoire des disciples de Socrate*, et celle de *Samothrace*. Voyez Vossius *De hist. graec.*, liv. I, c. XI. Le récit de cet historien sur le meurtre d'Éphialtès par Périclès est sans vraisemblance ; et le témoignage d'Aristote, qui lui est contraire, mérite bien plus de confiance.

³⁶ Au siège de Citium, ville de Chypre.

³⁷ Amyot l'a fait à tort beau-père de Cimon.

appelée le peuple, et l'autre la noblesse.

Ce fut là ce qui détermina Périclès à lâcher encore davantage la bride au peuple, et à chercher dans son administration tous les moyens de lui plaire. Ce n'étaient chaque jour que spectacles, que fêtes et banquets, qu'il imaginait pour entretenir dans la ville des plaisirs et des amusements du meilleur goût. Il envoyait chaque année en course soixante galères, montées d'un grand nombre de citoyens qui, soudoyés huit mois de l'année, se formaient à toutes les connaissances de la marine. Il établit aussi plusieurs colonies, une de mille citoyens dans la Chersonèse, une de cinq cents à Naxos, une troisième de deux cent cinquante à Andros, une autre de mille au pays des Bisaltes en Thrace. Enfin il en envoya une en Italie pour peupler la ville de Sybaris, qu'on venait de rebâtir, et qui fut appelée Thurium³⁸. En déchargeant ainsi la ville d'une populace oisive qui, faute d'occupation, excitait sans cesse des troubles, il soulageait la misère du peuple, contenait les alliés par la crainte, et leur mettait comme autant de garnisons qui les empêchaient de se porter à des innovations.

XII. Mais ce qui flatta le plus Athènes, ce qui contribua davantage à son embellissement, ce qui surtout étonna tous les autres peuples, et atteste seul la vérité de tout ce qu'on a dit sur la puissance de la Grèce et sur son ancienne splendeur, c'est la magnificence des édifices publics dont Périclès décora cette ville. De tous les actes de son administration, c'était là ce que ses envieux ne cessaient de lui reprocher ; c'était le texte ordinaire de leurs déclamations dans les assemblées des citoyens. « Le peuple, disaient-ils, se déshonore et s'attire les plus justes reproches en faisant transporter de Délos à Athènes l'argent de toute la Grèce³⁹. Une pareille conduite eût pu, aux yeux de ceux qui nous en font un crime, trouver son excuse dans la crainte de voir ce dépôt exposé dans Délos à devenir la proie des Barbares, danger qu'on avait voulu éviter en le transférant à Athènes

³⁸ Les Bisaltes habitaient une contrée de la Macédoine appelée Bisaltie, aux confins de la Thrace. Étant tout à l'est du fleuve Strymon, il semble qu'elle devrait être mise constamment au nombre des contrées de Macédoine ; mais comme cette rivière n'a pas toujours été la borne des deux royaumes, la Bisaltie a été comprise tantôt dans la Macédoine et tantôt dans la Thrace. Voyez *l'Hérodote* de M. Larcher, tome VII, p. 58. — L'ancienne Sybaris, ville de la grande Grèce en Italie, fut, suivant Plutarque, dans son traité *sur les délais de la justice divine*, détruite trois fois : rebâtie en dernier lieu, non pas au même endroit, mais à une petite distance, elle prit le nom de Thurium.

³⁹ Tout l'argent que les villes de Grèce consignaient chaque année pour faire la guerre aux Mèdes, et celui qu'on tirait des impôts, était déposé dans le temple d'Apollon à Délos, sous la garde de trésoriers nommés par les Grecs. Les Athéniens firent transporter ce trésor à Athènes, et Périclès en employa la plus grande partie en édifices publics.

comme en un lieu plus sûr ; mais ce moyen de justification, Périclès nous l'a enlevé. La Grèce ne peut se dissimuler que, par la plus injuste et la plus tyrannique déprédation, les sommes qu'elle a consignées pour les frais de la guerre sont employées à dorer, à embellir notre ville comme une femme coquette que l'on couvre de pierres précieuses ; qu'elles servent à ériger des statues magnifiques, à construire des temples dont tel a coûté jusqu'à mille talents ⁴⁰. »

Périclès, de son côté, représentait aux Athéniens qu'ils ne devaient pas compte à leurs alliés de l'argent qu'ils avaient reçu d'eux. « Nous combattons, disait-il, pour leur défense, et nous éloignons les Barbares de leurs frontières ; ils ne fournissent pour la guerre ni chevaux, ni galères, ni soldats ; ils ne contribuent que de quelques sommes d'argent, qui, une fois payées, n'appartiennent plus à ceux qui les livrent, mais à ceux qui les reçoivent, lesquels ne sont tenus qu'à remplir les conditions qu'ils s'imposent en les recevant. La ville, abondamment pourvue de tous les moyens de défense que la guerre exige, doit employer ces richesses à des ouvrages qui, une fois achevés, lui assureront une gloire immortelle. Des ateliers en tout genre mis en activité, l'emploi et la fabrication d'une immense quantité de matières alimentant l'industrie et les arts, un mouvement général utilisant tous les bras : telles sont les ressources incalculables que ces constructions procurent déjà aux citoyens, qui presque tous reçoivent, de cette sorte, des salaires du trésor public ; et c'est ainsi que la ville tire d'elle-même sa subsistance et son embellissement. Ceux que leur âge et leur force appellent à la profession des armes reçoivent de l'état une solde qui suffit à leur entretien. J'ai donc voulu que la classe du peuple qui ne fait pas le service militaire, et qui vit de son travail, eût aussi part à cette distribution de deniers publics ; mais afin qu'elle ne devînt pas le prix de la paresse ou de l'oisiveté, j'ai appliqué ces citoyens à la construction de grands édifices, où les arts de toute espèce trouveront à s'occuper longtemps. Ainsi ceux qui restent dans leurs maisons auront un moyen de tirer des revenus de la république les mêmes secours que les matelots, les soldats et ceux qui sont préposés à la garde des places. Nous avons acheté la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène, le cyprès ; et des ouvriers sans nombre, charpentiers, maçons, forgerons, tailleurs de pierre, teinturiers, orfèvres,

⁴⁰ C'est le temple d'Athéna, appelé *Parthénon*, que les ennemis de Périclès désignent ici. Il avait en effet coûté mille talents.

ébénistes, peintres, brodeurs, tourneurs, sont occupés à les mettre en oeuvre. Les commerçants maritimes, les matelots et les pilotes, conduisent par mer une immense quantité de matériaux ; les voituriers, les charretiers, en amènent par terre ; les charrons⁴¹, les cordiers, les tireurs de pierre, les bourreliers, les paveurs, les mineurs, exercent à l'envi leur industrie. Et chaque métier encore, tel qu'un général d'armée, tient sous lui une troupe de travailleurs sans profession déterminée, qui sont comme un corps de réserve et qu'il emploie en sous-ordre. Par là tous les âges et toutes les conditions sont appelés à partager l'abondance que ces travaux répandent de toute part. »

XIII. Ces édifices étaient d'une grandeur étonnante, d'une beauté et d'une élégance inimitables. Tous les artistes s'étaient efforcés à l'envi de surpasser la magnificence du dessin par la perfection du travail. Mais ce qui surprenait davantage, c'était la promptitude avec laquelle ils avaient été construits : il n'y en avait pas un seul qui ne semblât avoir exigé plusieurs âges et plusieurs successions d'hommes pour être conduit à sa fin, et cependant ils furent tous achevés pendant le court espace de l'administration florissante d'un seul homme. On dit, à la vérité, que dans ce temps-là Zeuxis ayant entendu le peintre Agatharcus se glorifier de la facilité et de la vitesse avec laquelle il peignait toute sorte d'animaux : « Pour moi, dit-il, je fais gloire de ma lenteur. » En effet, la promptitude et la facilité dans l'exécution ne donnent ni beauté parfaite ni solidité durable. Le temps associé au travail pour la production d'un ouvrage lui imprime un caractère de stabilité qui le conserve des siècles entiers. Aussi ce qui rend plus admirables les édifices de Périclès, c'est qu'achevés en si peu de temps, ils aient eu une si longue durée. Chacun de ces ouvrages était à peine fini, qu'il avait déjà, par sa beauté, le caractère de l'antique ; cependant aujourd'hui ils ont toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse : tant y brille cette fleur de nouveauté qui les garantit des impressions du temps ! Il semble qu'ils aient en eux-mêmes un esprit et une âme qui les rajeunissent sans cesse et les empêchent de vieillir⁴².

⁴¹ Plutarque met les charrons parmi ceux qui amènent les matériaux destinés à ces édifices, et les place même avant les voituriers et les charretiers ; il y compte aussi les cordiers. Je ne vois pas comment les charrons et les cordiers auraient été employés ou préposés à la conduite de ces matériaux. J'ai donc cru, pour une plus grande exactitude, devoir distinguer ces deux emplois, que Plutarque a pu confondre par distraction ; peut-être aussi y a-t-il eu quelques mots d'oubliés dans le texte.

⁴² Plutarque exprime ici, sous les métaphores les plus agréables, ce qui fait le caractère de la perfection dans les ouvrages de goût. Il faut que la main du temps, qui imprime à toutes les productions ordinaires les rides de la caducité, leur conserve cette

Tous ces édifices furent dirigés par Phidias, qui avait seul l'intendance de tous les travaux. Cependant les Athéniens avaient alors de grands architectes et d'habiles artistes. Callicratès et Ictinos construisirent le Parthénon, appelé l'Hécatompédon⁴³. La chapelle des mystères à Eleusis fut commencée par Corèbe, qui éleva le premier rang des colonnes et y posa les architraves. Après sa mort, Métagènès, du bourg de Xypète, plaça le cordon et le second rang de colonnes⁴⁴. Xénoclès, du bourg de Cholargue, termina le dôme et la coupole qui est au-dessus du sanctuaire. Callicratès fit l'entreprise de la longue muraille dont Socrate disait avoir entendu proposer la construction à Périclès⁴⁵. C'est ce travail dont Cratinos censure la lenteur dans ses pièces :

Périclès de ses cris semble presser l'ouvrage,

Mais au fait rien ne va.

L'Odéon est, dans son intérieur, entouré de plusieurs rangs de sièges et de colonnes ; et le comble, incliné dans tout son contour, va peu à peu en se rétrécissant et se termine en pointe. Il fut construit, dit-on, sur le modèle du pavillon de Xerxès, et Périclès en donna lui-même le dessin. Cratinos en prend encore occasion de le railler dans sa comédie des *Traciennes* :

Ce nouveau Zeus à la tête d'ognon,

Et dont le vaste crâne est gros de l'Odéon,

Périclès vient à nous, tout fier de l'avantage

D'avoir de l'ostracisme évité le naufrage.

Ce fut alors pour la première fois que Périclès proposa un décret pour faire célébrer

fleur de jeunesse qu'entretient en eux un esprit vivifiant et inaltérable ; il faut que, par un contraste merveilleux et dont le secret est révélé à peu de personnes, ils aient à leur naissance ces formes belles et majestueuses qui caractérisent l'antique, et qu'après une longue suite d'années ils conservent encore cet air de fraîcheur et de nouveauté qui est le partage de la jeunesse.

⁴³ Ce temple, consacré à Athéna sous le nom de Parthénon ou temple de la Vierge, était surnommé Hécatompède, non qu'il eût cent pieds en tous sens, comme on l'a cru mal à propos, mais parce que sa façade avait cette longueur : car on voit par ses ruines magnifiques, qui existent encore, qu'il avait plus de deux cents pieds de long et soixante-cinq pieds de haut. Il était dans la citadelle d'Athènes. On en trouve le dessin dans l'atlas qui accompagne le *Voyage d'Anacharsis*. Après plus de deux mille ans, disent les éditeurs d'Amyot, on admire encore jusque dans ses ruines l'élégance des proportions, la beauté des bas-reliefs et la blancheur du marbre. Voyez les *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, par M. Le Roy, tome I, p. 8 et 30, 2^e édit.

⁴⁴ Cet édifice, disent les éditeurs d'Amyot, est remarquable par les deux étages de colonnes, tels qu'on en voit encore à Paestum ou Posidonia dans les beaux temples faits sur le modèle de ceux d'Athènes. La lanterne ou la coupole mérite aussi une attention particulière. Dès le temps de Périclès, l'architecture connaissait les grands moyens de décoration.

⁴⁵ Elle avait, suivant les mêmes éditeurs, quarante stades ou cinq milles de longueur, et quarante coudées de hauteur ; elle était si large, que deux chariots pouvaient y passer de front. Elle embrassait le Pirée, et le joignait à la ville d'Athènes. Socrate

des jeux de musique à la fête des Panathénées, et, il mit la plus grande ardeur à le faire passer. Nommé lui-même distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens qui entreraient en lice devaient chanter, jouer de la flûte et de la lyre. Depuis ce temps-là, les jeux de musique furent toujours célébrés dans l'Odéon⁴⁶. Les Propylées de l'Acropole, construits par l'architecte Mnésiclès, furent achevés en cinq ans. Un événement merveilleux, arrivé pendant qu'on les bâtissait, fit connaître que la déesse, loin de s'opposer à leur construction, l'approuvait et voulait même y concourir. Le plus habile et le plus laborieux des artistes, ayant fait un faux pas, se laissa tomber du haut de l'édifice, et se blessa si dangereusement, que les médecins désespéraient de sa vie. Périclès en était très affligé, lorsque la déesse, lui ayant apparu en songe, lui indiqua un remède qui procura à cet homme une prompte guérison⁴⁷. En reconnaissance de ce bienfait, Périclès fit faire en bronze la statue d'Athéna Hygiée⁴⁸, et la plaça dans la citadelle près de l'autel qu'on y voyait auparavant.

Ce fut Phidias qui exécuta la statue d'or de la déesse ; et l'on assure que le nom de cet artiste est gravé sur le piédestal⁴⁹. J'ai déjà dit que Périclès, qui l'aimait beaucoup, lui avait conféré l'intendance générale des travaux et l'inspection sur tous les ouvriers. Cette faveur excita l'envie contre l'un, et donna lieu de calomnier

en parle dans le *Gorgias* de Platon, et il l'appelle la muraille du milieu.

⁴⁶ La commodité du lieu faisait que les poètes et les musiciens s'y assemblaient pour y réciter ou chanter leurs ouvrages ; et cette dernière destination fit donner à cet édifice, qui existe encore, le nom d'Odéon, d'un verbe grec qui signifie chanter. On y tenait aussi le marché au blé, et c'était là que se discutaient toutes les affaires qui regardaient les blés, et tous les procès pour les aliments qui étaient dus. Le comble de cet édifice, soutenu par des colonnes de pierre ou de marbre, avait été construit, selon Vitruve, liv. V, c. IX, du produit des antennes et des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses, et sa forme imitait celle de la tente de Xerxès, comme Plutarque vient de le dire. L'Odéon fut brûlé au siège d'Athènes par Sylla, suivant Appien, *Guerre de Mithridate*, et réparé bientôt après par Ariobarzane, roi de Cappadoce. Les Propylées étaient les magnifiques vestibules de l'Acropole ou citadelle. Voyez, sur la fête des Panathénées, ce qui en a été dit dans la vie de *Thésée*, c. XXII.

⁴⁷ C'était la plante nommée *parthénium*, aujourd'hui la camomille puante ou la matricaire. Pline, liv. XXII, c. XVII, rapporte aussi cette guérison miraculeuse, et dit que ce fut de là que cette plante prit le nom de parthénium, virginal, et fut consacrée à Athéna, déesse vierge. Périclès fit faire aussi la statue de cet esclave, qui représentait un jeune homme soufflant à pleines joues sur des charbons : on l'appelait le *splanchnoptès*, qui fait rôtir des entrailles. Cette statue célèbre, dit le même auteur, liv. XXXIV, c. VIII, était l'ouvrage de Stipas le Cyprien.

⁴⁸ Qui donne la santé.

⁴⁹ Cette statue, un des chefs-d'oeuvre de Phidias, était d'or et d'ivoire. Pausanias, liv. I^{er}, c. XXIV, nous en a conservé la description. La déesse était debout et vêtue d'une tunique qui lui descendait jusqu'aux talons. Sur le devant de son égide et de sa cuirasse étaient la tête de Méduse et la Victoire. Elle tenait une pique et avait à ses pieds son bouclier et un dragon qu'on croyait être Erichthonios. Sur le milieu de son casque était représenté le sphinx, et aux deux côtés deux griffons. On doit juger de la hauteur de cette statue par la grandeur de la Victoire qu'elle avait sur son égide, laquelle était d'environ quatre coudées, et par les quarante talents pesant d'or qu'on y avait employés, suivant Thucydide, liv. II, c. XIII. Pausanias parle aussi d'Athéna Hygiée. Près de la statue de Déitrephès, dit-il, c. XXIII, on voit la statue de la Santé, qu'on dit fille d'Asclépios, et celle d'Athéna Hygiée ou Salulaire. Si Plutarque observe que le nom de Phidias était gravé sur le piédestal, c'est qu'il était défendu sous peine de mort aux artistes d'inscrire leur nom sur leurs ouvrages. On dit que le statuaire Myron avait gravé son nom en très petites lettres dans l'intérieur de la cuisse de sa célèbre génisse, ce qui ajoutait un très grand prix à cet ouvrage.

l'autre. On disait que Phidias recevait chez lui les premières femmes d'Athènes, sous prétexte de leur montrer ses ouvrages, et qu'il les livrait à Périclès. Ce bruit fut saisi avidement par les poètes comiques, qui en prirent occasion de l'accuser d'incontinence ; ils lui imputèrent de vivre avec la femme de Ménippe, son ami et son lieutenant à l'armée. Ils disaient qu'un autre de ses amis, nommé Pylampès, nourrissait des oiseaux curieux, et en particulier des paons⁵⁰, pour en faire présent aux maîtresses de Périclès. Mais comment s'étonner de ces injures proférées par des hommes dont le métier est de médire, qui chaque jour sacrifient à l'envieuse malignité de la multitude, comme à un génie malfaisant, la réputation des hommes les plus honnêtes, en les noircissant par leurs calomnies ? N'a-t-on pas vu Stésimbrote de Thrace lui-même oser imputer à Périclès un crime horrible, l'accuser d'un commerce criminel avec la femme de son propre fils ? Tant il est difficile à l'histoire de découvrir la vérité ! Les historiens qui écrivent plusieurs siècles après les événements ont devant eux le voile du temps, qui leur en dérobe la connaissance ; et l'histoire contemporaine, ou aveuglée par la haine et l'envie, ou corrompue par la flatterie et par la faveur, altère et déguise les faits.

XIV. Comme les orateurs attachés au parti de Thucydide ne cessaient de crier que Périclès dilapidait les finances et ruinait la république, il demanda un jour au peuple assemblé s'il croyait qu'il eût beaucoup dépensé. « Oui, répondit le peuple, et beaucoup trop. — Eh bien ! reprit Périclès, cette dépense ne sera pas à votre charge ; je m'engage à la supporter seul. Mais mon nom seul aussi sera placé dans les inscriptions des édifices. » A ces mots, soit admiration pour sa grandeur d'âme, soit que par jalousie on ne voulût pas lui céder la gloire de tant de beaux ouvrages, tout le peuple s'écria qu'il n'avait qu'à prendre dans le trésor public de quoi en couvrir les frais, et de ne rien épargner. Cependant sa rivalité avec Thucydide étant

⁵⁰ Les paons étaient alors des oiseaux rares et estimés. On voit par la satire seconde du second livre des *Satires* d'Horace combien de son temps même ils étaient recherchés à Rome. Plutarque observe à ce sujet, avec raison, qu'on ne doit pas ajouter foi aux railleries et aux médisances de ceux qui font métier de médire, et qui sacrifieraient à cette basse manie la réputation des plus honnêtes gens plutôt que de perdre un bon mot. Ce que notre historien ajoute plus bas de l'offre que fit Périclès de se charger seul de la dépense qu'avaient coûté les édifices publics d'Athènes ne peut guère se concilier avec ce qu'il dira bientôt que Périclès n'avait pas augmenté d'une seule drachme, pendant son administration, les biens que son père lui avait laissés : car il paraît par Thucydide, liv. II c. XIII, que le trésor des Athéniens était de neuf mille sept cents talents, environ quarante-sept millions et demi, et que Périclès en avait dépensé pour ces édifices trois mille sept cents, c'est-à-dire environ dix-huit millions cinq cent mille livres. Comment donc pouvait-il prendre un engagement si fort au-dessus de sa fortune ? Il comptait bien apparemment que le peuple ne lui céderait pas un pareil honneur, et il voulait par là le forcer à lui allouer ses dépenses. M. Gillies, dans son *Histoire de l'ancienne Grèce*, tome III, page 14 de la traduction française, observe qu'avec la somme que Périclès dépensa pour ces édifices il aurait pu commander autant de travaux qu'avec cent cinquante ou quatre-vingts mil-lions de notre monnaie dans le siècle présent.

venue à un tel point qu'elle ne pouvait plus se terminer que par le bannissement de l'un ou de l'autre, il vint à bout de le faire exiler, et détruisit ainsi cette faction ennemie.

XV. L'exil de Thucydide fit cesser les divisions, rétablit l'union et la paix dans la ville, et rendit Périclès maître absolu d'Athènes, dont il dirigea seul toutes les affaires. Il avait en sa disposition les revenus publics, les armées et les flottes, les îles et la mer. Il exerçait seul cette vaste domination qui, s'étendant et sur la Grèce et sur les Barbares, était encore soutenue par l'obéissance des nations soumises, par l'amitié des rois et l'alliance des princes. Mais alors il ne se montra plus le même ; il ne fut ni si doux ni si facile à céder aux désirs du peuple, à se prêter à ses divers caprices, comme à des vents contraires. Il tendit les ressorts du gouvernement, semblable auparavant, par sa faiblesse, à un instrument dont les cordes, trop relâchées, ne rendent que des sons faibles et mous ; il y substitua un gouvernement aristocratique qui approchait de la monarchie. Il se proposa toujours dans son administration ce qu'il croyait le meilleur ; et, tenant lui-même une conduite irréprochable, il faisait adopter ses conseils au peuple par la douceur et la persuasion, employait, pour vaincre sa résistance, la force et la contrainte, et l'amenait malgré lui à ce qui lui paraissait le plus utile. Il imitait en cela un médecin prudent, qui, ayant à traiter une maladie longue et dont les accidents varient, sait administrer à propos à son malade ou des médicaments agréables et doux ou des remèdes violents, et lui rend, ainsi la santé. Comme, chez un peuple à qui un empire si étendu donnait une grande puissance, il germait nécessairement des passions de toute espèce, il était seul capable d'appliquer à chacune de ces maladies morales le traitement qui lui convenait, d'employer tour à tour l'espérance et la crainte, comme un double gouvernail ; l'une retenait les emportements de la multitude, et l'autre la ranimait quand elle était découragée. Il fit voir par là que l'éloquence est, comme dit Platon⁵¹, l'art de conduire les esprits ; que sa principale fonction consiste à manier à propos les passions et les penchants des hommes, comme autant de cordes qui demandent à être touchées par une main habile.

XVI. Au reste, il avait acquis cette grande autorité non seulement par son

⁵¹ Dans son *Phèdre*, tome III, p. 270.

éloquence, mais encore, selon Thucydide⁵², par l'opinion que sa bonne conduite donnait de lui, par la confiance qu'inspiraient son désintéressement et son mépris pour les richesses. Il porta si loin ces deux vertus, qu'après avoir prodigieusement accru la grandeur et l'opulence dont Athènes jouissait avant lui, après avoir surpassé en puissance plusieurs rois et plusieurs tyrans, de ceux même qui transmirent à leurs enfants la possession de leurs états, il n'augmenta pas d'une drachme le bien qu'il avait hérité de son père. Thucydide nous a donné une idée juste de sa puissance ; mais les poètes comiques ont chargé malicieusement le tableau : en appelant ses amis nouveaux Pisistratides⁵³, ils demandent qu'on lui fasse jurer qu'il n'aspire pas à la tyrannie, pour faire entendre que son excessive autorité était incompatible avec un gouvernement populaire. Téléclidès, par exemple, dit que les Athéniens lui avaient abandonné

Les villes de l'Attique et toutes leurs richesses ;

Qu'il pouvait à son gré lier et délier ;

Détruire, relever les murs, les forteresses ;

Faire la paix, la guerre ; aux peuples s'allier ;

Et disposant de tout avec pleine puissance,

Jouir de leur grandeur et de leur opulence.

Et ce ne fut pas une autorité passagère, un crédit de quelques instants, une faveur populaire qui n'eût eu que l'éclat et la durée d'une fleur : elle se soutint durant quarante ans au milieu des Éphialtès, des Léocrates, des Myronides, des Cimon, des Tolmidas et des Thucydide. Après la chute et le bannissement de ce dernier, il ne conserva pas moins de quinze ans la supériorité sur tous les autres orateurs ; et quoiqu'il eût rendu perpétuel et absolu un pouvoir qui jusqu'à lui n'avait été qu'annuel, il se montra toujours inaccessible à l'amour des richesses.

Ce n'est pas qu'il négligeât ses propres affaires ; mais, pour éviter ou que, faute de soin, le bien que ses pères lui avaient laissé et qu'il possédait si légitimement ne vînt à dépérir, ou qu'en y donnant trop d'attention, il ne se détournât d'occupations

⁵² Liv. II, c. LXV.

⁵³ Ils les comparaient aux gardes qu'on avait donnés à Pisistrate, lorsqu'il feignit d'avoir été attaqué par ses ennemis, et dont il se servit pour usurper la tyrannie. — Voyez la vie de Solon, c. XLI.

plus importantes, il avait adopté le plan d'administration qui lui avait paru le plus exact et le plus facile. Il faisait vendre tous les ans, et à la fois, les produits de ses terres ; et chaque jour il envoyait acheter au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison. Ses fils, parvenus à un âge fait, ne goûtèrent pas cette économie ; elle déplut encore davantage à leurs femmes, qui ne se trouvaient pas assez bien entretenues, et qui blâmaient cette dépense, calculée jour par jour avec une telle exactitude, qu'on ne voyait chez lui aucune trace de cette abondance qui règne ordinairement dans les maisons opulentes : la recette et la dépense allaient toujours d'un pas égal, par règle et par mesure. Celui qui conduisait si bien ses affaires intérieures était un domestique nommé Evangelus, homme d'une intelligence rare, soit qu'elle lui fût naturelle, soit que Périclès l'eût formé lui-même à l'économie.

Au reste, cette manière de vivre était encore bien loin de la sagesse d'Anaxagore, à qui sa grandeur d'âme, ou plutôt un enthousiasme divin, avait fait quitter sa maison, et abandonner aux troupeaux ses terres incultes. Il est vrai, ce me semble, qu'il faut mettre une grande différence entre la vie d'un philosophe spéculatif et celle d'un homme d'état. Le premier, n'appliquant son esprit qu'à la contemplation des choses honnêtes, peut se passer de tout instrument extérieur qui le seconde ; l'autre, qui fait servir sa vertu à l'utilité commune, a besoin de richesses comme d'un moyen également nécessaire et louable. Périclès employait les siennes à secourir les citoyens pauvres, et Anaxagore lui-même en éprouva les effets. On dit que dans sa vieillesse, se voyant négligé par Périclès, que ses grandes affaires empêchaient de penser à lui, il se coucha, et se couvrit la tête de son manteau⁵⁴, résolu de se laisser mourir de faim. Périclès n'en fut pas plus tôt informé, qu'accablé de cette nouvelle, il courut chez lui, et employa les prières les plus pressantes pour le détourner de son dessein. « Ce n'est pas vous que je pleure, lui disait-il : c'est moi, qui vais perdre un ami dont les conseils me sont si utiles pour le gouvernement de la république. » Alors Anaxagore se découvrant la tête : « Périclès, lui dit-il, ceux qui sont besoin d'une lampe ont soin d'y verser de l'huile. »

⁵⁴ C'était la coutume de se couvrir la tête, quand on voulait se donner la mort. On en voit un exemple dans la satire troisième du second livre d'Horace, vers 37, où Damasippe dit qu'ayant ruiné ses affaires, il allait se jeter, la tête couverte, dans la rivière, lorsque le philosophe Stertinius l'en détourna. Au reste, Diogène Laërce, dans la vie d'Anaxagore, liv. II, seg. VI, dit que ce philosophe donna ses terres à ses parents.

XVII. Les Lacédémoniens commençaient à voir d'un oeil jaloux la puissance des Athéniens faire chaque jour de nouveaux progrès. Périclès, qui voulait encore inspirer à ses concitoyens plus d'élévation, plus d'ardeur pour les grandes entreprises, décida d'inviter par un décret tous les peuples grecs, dans quelque partie de l'Europe ou de l'Asie qu'ils fussent établis, toutes les villes, grandes et petites, à envoyer des députés à Athènes, pour y délibérer sur la reconstruction des temples brûlés par les Barbares, sur les sacrifices qu'on avait voués aux dieux pour le salut de la Grèce pendant les guerres des Perses, enfin sur les moyens de rendre la navigation sûre et d'établir la paix entre tous les Grecs⁵⁵. On choisit, pour aller faire cette invitation, vingt citoyens au-dessus de cinquante ans, dont cinq furent envoyés vers les Ioniens, les Doriens d'Asie et les insulaires jusqu'à Lesbos et Rhodes ; cinq autres allèrent dans l'Hellespont et la Thrace, jusqu'à Byzance ; cinq dans la Béotie, la Phocide et le Péloponnèse, d'où ils passèrent par la Locride dans le continent voisin jusqu'à l'Acarmanie et l'Ambracie ; les cinq derniers, traversant l'Eubée, parcoururent les pays voisins du mont OËta et les environs du golfe de Malée, les pays des Phthiotes, des Achéens et des Thessaliens. Ils firent tous leurs efforts pour persuader ces peuples de se rendre à Athènes, afin d'y prendre part à des délibérations qui devaient avoir pour objet la paix et les affaires générales de la Grèce. Mais toutes leurs démarches furent inutiles : les villes ne s'assemblèrent point, parce que les Lacédémoniens s'y opposèrent⁵⁶, car ce fut d'abord dans le Péloponnèse que cette proposition fut rejetée. J'ai cru devoir rapporter cette circonstance, pour faire connaître l'élévation d'esprit et la grandeur d'âme de Périclès.

XVIII. Mais rien ne lui concilia tant l'estime publique que la circonspection qu'il mettait dans ses expéditions militaires. Il ne hasardait jamais une bataille dont le succès lui semblait incertain, et qui offrait un danger apparent. Il estimait peu ces généraux qu'une heureuse témérité faisait regarder comme de grands capitaines. Peu jaloux de les imiter, il disait souvent à ses concitoyens que, s'il pouvait, il les

⁵⁵ Le véritable but de Périclès était de faire reconnaître Athènes comme la première ville, et, pour ainsi dire, la capitale de toute la Grèce ; et c'est sous ce rapport que Plutarque regarde ce décret comme une marque de l'élévation d'esprit et de la magnanimité de Périclès.

⁵⁶ Ce peuple avait pénétré les vues secrètes de Périclès ; et il se garda bien de céder un si grand honneur aux Athéniens, qu'il regardait comme ses rivaux, et qui auraient bientôt profité de l'ascendant que leur aurait donné cette reconnaissance tacite de leur suprématie pour établir leur domination sur tout le reste de la Grèce.

rendrait immortels. Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ses succès⁵⁷ et de la gloire qu'ils lui avaient acquise, voulait hors de propos entrer en armes dans la Béotie. Non content des troupes qu'il avait, il persuada les jeunes gens les plus braves et les plus avides de gloire, au nombre de plus de mille⁵⁸, de le suivre en qualité de volontaires. Périclès fit son possible pour le retenir, et lui dit, en pleine assemblée, ce mot si connu : « Si vous ne voulez pas en croire Périclès, vous ne risquez rien au moins d'attendre : le temps est le conseiller le plus sage. » Cette parole ne fut pas trop remarquée dans le moment ; mais, peu de jours après, lorsqu'on reçut la nouvelle que Tolmidas avait été défait et tué à Coronée avec la plupart des plus braves Athéniens, ce mot lui fit beaucoup d'honneur, et lui mérita la bienveillance du peuple, qui rendit justice à sa prudence et à son amour pour les citoyens.

XIX. De toutes ces expéditions, aucune ne lui acquit plus de réputation que celle de la Chersonèse, qui fut si salutaire à tous les Grecs de ce pays. Non seulement il y transporta une colonie de mille Athéniens qui firent la force de leurs villes, mais encore il ferma l'isthme⁵⁹ par une muraille tirée d'une mer à l'autre, avec des forts de distance en distance. Par là il mit les Grecs à l'abri des incursions des Thraces répandus dans la Chersonèse ; il les délivra d'une guerre pénible et presque continuelle qu'ils avaient à soutenir contre les Barbares qui les avoisinaient, et les garantit des brigandages des peuples limitrophes et des naturels du pays. Mais sa course maritime autour du Péloponnèse le fit estimer et admirer des étrangers même. Parti du port de Pages, sur la côte de Mégare, il ne se borna pas à ravager les villes maritimes, comme Tolmidas l'avait fait avant lui ; il débarqua ses troupes, et, s'étant avancé dans le continent, il en força les habitants, effrayés de sa présence, à se tenir renfermés dans leurs murailles. A Némée, il défit en bataille rangée les Sicyoniens, qui osèrent se mesurer avec lui, et dressa un trophée pour cette victoire. Il prit des renforts dans l'Achaïe, alliée des Athéniens, s'embarqua pour passer dans le continent opposé, côtoya le fleuve Achéloos, ravagea

⁵⁷ Il avait ravagé le Péloponnèse, brûlé les vaisseaux des Carthaginois, battu les troupes de Sicyone, et pris la ville de Chalcis sur les Corinthiens. Il perdit ensuite la bataille de Coronée contre les Lacédémoniens, la deuxième année de la quatre-vingt-troisième olympiade, quatre cent quarante-cinq ans avant J.-C., plus de vingt ans avant la mort de Périclès. Xénophon combattit auprès d'Agésilas dans cette fameuse journée, l'une des plus mémorables de ce temps-là, au rapport de cet historien, Liv. IV de son *Histoire*, et de son *Discours sur Agésilas*.

⁵⁸ Il n'y avait d'Athéniens que ces mille volontaires ; les autres troupes étaient des alliés.

⁵⁹ C'est l'entrée de la Chersonèse de Thrace, qui appartenait aux Athéniens, comme on le voit dans Hérodote, LIV. VI, c. XXXVI. C'est aujourd'hui la Crimée, défendue par la forteresse de Perekop.

l'Acarnanie, renferma les OEnéades dans leurs murailles⁶⁰, ruina tout le pays et rentra glorieusement dans Athènes, après s'être montré aussi redoutable aux ennemis que rempli de prudence et d'activité pour la sûreté de ses concitoyens. Dans toute cette expédition, ses troupes n'éprouvèrent ni revers ni accident.

XX. Depuis il fit voile vers le Pont avec une flotte nombreuse et magnifiquement équipée. Il accorda aux villes grecques de ce pays tout ce qu'elles lui demandèrent, et les traita avec beaucoup d'humanité ; en même temps il déploya aux yeux des nations barbares qui les environnaient, en présence de leurs rois et de leurs princes, la puissance imposante des Athéniens, et leur fit voir que, maîtres de la mer, ils naviguaient partout avec la plus grande confiance et une entière sûreté. Il laissa aux Sinopiens⁶¹ treize galères commandées par Lamachos, et des troupes pour les défendre contre le tyran Timésiléon⁶², qui fut bientôt chassé de Sinope avec tous ceux de son parti. Périclès fit publier un décret qui permettait à six cents Athéniens d'aller, s'ils le voulaient, s'établir dans cette ville, et de partager entre eux les maisons et les terres que les tyrans y avaient possédées.

Mais il avait soin d'ailleurs de réfréner les folles prétentions des Athéniens, et ne se prêtait pas aux projets téméraires que le sentiment de leurs forces et leurs succès passés leur faisaient concevoir. Ils voulaient aller reconquérir l'Égypte, attaquer les provinces maritimes du roi de Perse⁶³. Déjà même commençait à s'allumer dans le cœur de la plupart d'entre eux ce fatal et malheureux désir de subjuguier la Sicile, que les orateurs du parti d'Alcibiade enflammèrent depuis avec tant de violence⁶⁴. Quelques uns rêvaient la conquête de l'Etrurie et de Carthage ; et ces projets n'étaient pas sans quelque espoir de succès, fondé sur la grandeur de leur empire et sur le cours de leurs prospérités. Mais Périclès arrêta cette fougue impétueuse, et réprima l'essor de leur ambition. Il n'employa la plus grande partie de leurs forces qu'à conserver ce qu'ils possédaient. Persuadé que c'était beaucoup pour lui que

⁶⁰ La ville d'OEnée était dans l'Acarnanie. Périclès en fit le siège, mais il ne put s'en rendre maître. Cette course dans le Péloponnèse eut lieu la dernière année de la quatre-vingt-unième olympiade, suivant Thucydide, Liv. I, c. CXI.

⁶¹ Sinope, ville de la Paphlagonie, sur les bords du Pont-Euxin, aujourd'hui la mer Noire, était une colonie de Milet.

⁶² Ce tyran est inconnu.

⁶³ Thucydide, liv. II de son *Histoire*, c. CIX, dit que les Athéniens avaient été maîtres de l'Égypte : ils venaient d'en être chassés par Mégabyse, lieutenant d'Artaxerxe, la première année de la quatre-vingtième olympiade.

⁶⁴ Quinze ou seize ans après la mort de Périclès.

de contenir les Lacédémoniens, dont il était toujours l'ennemi, il le fit voir en plusieurs occasions, et surtout dans la guerre sacrée⁶⁵. Les Lacédémoniens étaient entrés en armes dans le pays de Delphes, et avaient ôté aux Phocidiens l'intendance du temple pour la donner aux Delphiens. Ils ne furent pas plus tôt partis, que Périclès y alla à la tête d'une armée, et rétablit les Phocidiens dans leurs fonctions. Les Lacédémoniens avaient fait graver sur le front du loup d'airain⁶⁶ le privilège que les Delphiens leur avaient accordé de consulter les premiers l'oracle ; Périclès obtint le même privilège pour les Athéniens, et le fit graver sur le côté droit du loup.

XXII. La sage précaution qu'il avait eue de retenir dans la Grèce les forces des Athéniens fut justifiée par les événements. Bientôt les Eubéens se révoltèrent. Périclès, sans perdre un instant, marcha contre eux à la tête d'une armée. Il apprit en arrivant que les Mégariens avaient déclaré la guerre à Athènes, et que les Lacédémoniens, commandés par leur roi Plistonax, étaient sur les frontières de l'Attique. Il quitte alors promptement l'Eubée, pour ne s'occuper que de cette guerre intérieure ; mais n'osant pas en venir aux mains avec des troupes si nombreuses et si aguerries qui lui présentaient la bataille, et sachant que Plistonax, jeune encore, se conduisait principalement par les avis de Cléandridas, que les éphores, à cause de la grande jeunesse du prince, lui avaient donné pour conseil et pour guide, il fait solliciter secrètement Cléandridas, qui, bientôt gagné par argent, se laisse persuader de retirer les Péloponnésiens de l'Attique. Les Lacédémoniens, informés que les troupes étaient rentrées dans leurs villes, en furent tellement irrités, qu'ils condamnèrent leur roi à une forte amende qu'il se vit hors d'état de payer ; et il fut obligé de sortir de Lacédémone⁶⁷. Cléandridas, qui avait pris la fuite, fut condamné à mort par contumace. Il était père de ce Gylippe qui vainquit les

⁶⁵ On lui donna ce nom, parce qu'elle eut pour motif le temple d'Apollon à Delphes. Il y en eut une autre du même nom, et beaucoup plus célèbre, du temps de Philippe de Macédoine.

⁶⁶ Ce loup d'airain avait été consacré par les habitants de Delphes, et placé à côté du grand autel. Voici à quelle occasion. Un voleur, après avoir pillé le trésor de leur temple, alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un loup, l'ayant rencontré, se jeta sur lui et le tua. Depuis, cet animal allait tous les jours dans la ville de Delphes, où il poussait des hurlements affreux. Les Delphiens, frappés de ses courses répétées, crurent y reconnaître quelque avertissement que les dieux leur donnaient. Ils suivirent donc le loup, qui les mena jusqu'au lieu où était le cadavre, auprès duquel ils trouvèrent tout l'argent qui avait été volé ; et pour conserver la mémoire de ce prodige, ils consacrèrent un loup d'airain dans leur temple. D'autres, rejetant cette tradition fabuleuse, croient tout simplement qu'il y avait été placé par les Delphiens pour marquer un des attributs d'Apollon, qui était appelé l'exterminateur des loups. — Voyez Pausanias, liv. X, c. XIV.

⁶⁷ Thucydide, qui place cette expédition quatorze ans avant le commencement de la guerre du Péloponnèse, dit que Plistonax fut banni, parce qu'on crut qu'il s'était laissé corrompre à prix d'argent pour faire cette retraite. — Voyez, liv. II, c.

Athéniens en Sicile. Il paraît que l'avarice était dans cette famille une maladie héréditaire, car elle passa au fils, qui, convaincu de plusieurs actions honteuses, fut chassé de Lacédémone. J'ai raconté son histoire dans la vie de Lysandre.

XXIII. Dans le compte que Périclès rendit de cette expédition, il porta en dépense une somme de dix talents avec cette seule indication : Pour emploi nécessaire. Le peuple la lui alloua sans aucune information, et ne voulut pas en connaître le motif secret. Quelques écrivains, entre autres Théophraste le philosophe, disent que Périclès faisait passer chaque année à Sparte dix talents pour gagner les principaux magistrats, afin d'éloigner la guerre ; il achetait, non la paix, mais le temps nécessaire pour pouvoir à loisir se préparer à entrer en campagne avec plus d'avantage. Ses dispositions terminées, il marcha de nouveau contre les rebelles, repassa dans l'Eubée avec cinquante vaisseaux et cinq mille hommes de bonnes troupes, soumet toutes les villes, et en chasse ceux d'entre les Chalcidiens qu'on appelait Hippobotes⁶⁸ : c'étaient les plus riches et les plus puissants du pays. Il fit sortir aussi les Histiéens de leur ville, et les remplaça par des Athéniens. Ils furent les seuls qu'il traita avec cette rigueur, parce qu'ayant pris un vaisseau athénien, ils en avaient massacré tout l'équipage.

XXIV. Quelque temps après⁶⁹, les Athéniens ayant conclu avec les Spartiates une trêve de trente ans, Périclès fit déclarer la guerre aux Samiens. Il donna pour prétexte leur refus d'obéir à l'ordre qui leur avait été signifié de pacifier leurs différends avec les Milésiens. Mais, comme on a cru qu'il ne fit la guerre à Samos que pour complaire à Aspasia, c'est ici le moment de rechercher par quel art si puissant, par quel charme si persuasif, cette femme put prendre un tel empire sur les premiers hommes de la république, et faire dire tant de bien d'elle aux philosophes les plus célèbres⁷⁰. Tout le monde convient qu'elle était de Milet et fille d'Axiochos. On dit qu'à l'exemple d'une courtisane d'entre les anciennes Ioniennes⁷¹, nommée Thargélia, elle ne s'attacha qu'aux premiers de la ville. Cette

xxi.

⁶⁸ Qui nourrissent des chevaux.

⁶⁹ Cinq ans après.

⁷⁰ Socrate et Platon.

⁷¹ C'est-à-dire qu'elle descendait de ces anciens Ioniens envoyés en colonie dans la partie de l'Asie mineure qui prit d'eux le nom d'Ionie. Cette femme dut à sa grande beauté de régner en Thessalie ; mais elle périt misérablement, et fut tuée par un

Thargélia, qui joignait à beaucoup de grâce et de beauté un esprit vif et agréable, fut liée avec tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus puissant parmi les Grecs ; elle gagnait au roi de Perse tous ceux qui l'approchaient, et elle avait répandu dans toutes les villes de la Grèce des semences de la faction médicale.

Pour Aspasia, on dit que Périclès s'attacha à elle à cause de son savoir et de ses connaissances en politique. Socrate lui-même allait la voir quelquefois avec ses amis ; et ceux qui la fréquentaient le plus y menaient souvent leurs femmes pour l'entendre, quoiqu'elle fit un métier peu honnête, et qu'elle eût dans sa maison plusieurs courtisanes. Eschine⁷² dit que Lysiclès, simple marchand de bestiaux, homme d'un esprit bas et abject, devint le premier des Athéniens par une suite du commerce qu'il eut avec Aspasia après la mort de Périclès⁷³. Platon, dans son *Ménexène*, quoique le commencement de ce dialogue soit écrit sur un ton de plaisanterie⁷⁴, avance comme un fait positif que plusieurs Athéniens allaient chez elle pour y prendre des leçons de rhétorique.

Il paraît cependant que l'attachement de Périclès pour Aspasia fut une véritable passion. En effet, quoique sa femme, qui était sa parente, et qui avait épousé en premières noces Hipponicos, dont elle avait eu le riche Callias, eût donné à Périclès deux fils, Xanthippe et Paralos, ils s'inspirèrent réciproquement un tel dégoût, que, l'ayant mariée à un autre, de son consentement, il épousa Aspasia. Il l'aima si tendrement qu'il ne sortait et ne rentrait jamais chez lui sans l'embrasser. Aussi, dans les comédies de ce temps-là, est-elle appelée la nouvelle Omphale, Déjanire et Héra. Cratinos la traite ouvertement de courtisane :

de ses amants.

⁷² C'est l'orateur Athénien rival de Démosthène.

⁷³ On ne connaît que deux Lysiclès qui aient joué un rôle considérable à Athènes. Le premier fut envoyé avec douze vaisseaux afin de ramasser l'argent qui était nécessaire pour continuer le siège de Mitylène ; il fut tué dans ce voyage par les Cariens. Mais ce ne peut être celui dont parlait Eschine, puisqu'il périt un an après la mort de Périclès, et que, dans un si court intervalle, il n'avait pas eu le temps de former d'assez grands rapports avec Aspasia pour devenir un personnage si considérable. Le second fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir été la principale cause du désastre de Chéronée, comme on le voit dans le seizième livre de Diodore de Sicile, c. LXXXVIII, où cet historien nous a conservé un fragment du discours que l'orateur Lycurgue prononça contre ce général, et qui échauffa tellement les esprits des Athéniens, que, sans donner à Lycurgue le temps d'achever, ils prononcèrent l'arrêt de mort contre Lysiclès, et sur-le-champ l'envoyèrent au supplice. Si c'était ce dernier Lysiclès dont il est question dans Plutarque, il faudrait qu'Aspasia eût survécu bien longtemps à Périclès : car la bataille de Chéronée se donna la troisième année de la cent dixième olympiade, plus de quatre-vingt-dix ans après la mort de Périclès.

⁷⁴ Le *Ménexène* est écrit, en général, sur un ton de plaisanterie. Socrate, en approuvant la coutume de louer publiquement ceux qui étaient morts en combattant pour leur patrie, y raille finement la vanité des Athéniens, dont les louanges remplissaient plus de la moitié de ces oraisons funèbres, qui par là étaient beaucoup moins l'éloge des morts que celui des vivants. Ce dialogue est plein de traits d'une satire fine et délicate. Platon y dit en propres termes qu'Aspasia avait formé un grand nombre d'orateurs.

Elle eut cette Héra, cette belle Aspasia,

Qui se déshonora par sa mauvaise vie.

On croit que Périclès en avait eu un fils naturel : car Eupolis, dans sa comédie des *Bourgs*, lui en fait demander des nouvelles :

Et mon fils naturel, dis-moi, vit-il encore ?

Pyronidès lui répond :

Sans doute, et déjà même il serait marié,

S'il n'eût craint de trouver une femme impudique

Qui marchât sur les pas d'une mère lubrique.

Enfin cette Aspasia eut tant de célébrité, que Cyrus, celui qui fit la guerre au roi Artaxerxe, et lui disputa l'empire des Perses, donna le nom d'Aspasia à celle de ses concubines qu'il aimait le plus, et qui s'appelait auparavant Milto. Elle était de la Phocide, et fille d'Hermodimus. Cyrus ayant péri dans le combat, elle fut amenée au roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut un grand crédit. Voilà des particularités qui me sont revenues à la mémoire en écrivant la vie de Périclès ; et il eût été sans doute d'une sévérité outrée de les passer sous silence.

XXV. Pour revenir à la guerre de Samos, on accuse Périclès d'avoir, à la prière d'Aspasia, fait prendre aux Athéniens le parti de ceux de Milet⁷⁵. Ces deux villes étaient en guerre au sujet de celle de Prienne. Les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnèrent de mettre bas les armes, et de venir discuter devant eux leurs prétentions. Ils le refusèrent ; et Périclès, étant allé à Samos avec une flotte, y

⁷⁵ Aspasia, étant de Milet, devait naturellement se déclarer pour sa patrie. La vérité est que les Milésiens envoyèrent à Athènes des ambassadeurs pour parler contre Samos, et quelques Samiens mal intentionnés se joignirent à cette députation. Il n'en fallait pas davantage pour engager les Athéniens à aller changer dans Samos un gouvernement qui leur était suspect, et qui favorisait les Perses. Voyez Thucydide, Liv. I, c. CXV. Mais on a voulu donner à cette guerre si fameuse des motifs qui répondent bien peu à son importance. Nous verrons plus bas que les poètes comiques, échos des bruits populaires, disaient qu'elle avait eu pour motif secret le ressentiment de cette courtisane offensée par quelques jeunes gens de Mégare, et que Périclès avait vengé par un décret sévère qu'il fit porter contre les Mégariens ; décret qui, en excitant de leur part les plaintes les plus vives, fit entrer dans leur querelle plusieurs peuples de la Grèce. D'autres ont prétendu que Périclès ne suscita cette guerre que pour se tirer de l'embarras de rendre ses comptes, et on suppose que ce fut Alcibiade qui lui en donna le conseil, comme nous le verrons dans sa vie. Mais cette anecdote si peu vraisemblable en soi, et indigne d'un homme tel que Périclès, que sa conduite mit à l'abri de tout reproche tant qu'il fut à la tête des affaires, cette anecdote, dis-je, est démentie par Thucydide, liv. II, c. LXV. Le témoignage de cet historien impartial ne doit laisser aucun doute à cet égard. L'obstination de Périclès à ne vouloir pas révoquer le décret qu'il avait fait porter contre les Mégariens put bien hâter le moment de cette guerre. Mais ses vraies causes furent l'orgueil qu'inspirèrent aux Athéniens leurs grands exploits dans les guerres médiques, l'abus qu'ils firent de leur prééminence sur le reste de la Grèce, qui en avait été le fruit ; enfin la jalousie de Sparte, qui, n'ayant pu voir tranquillement passer en d'autres mains un empire qu'elle avait si longtemps exercé sans concurrence, réveilla celle des autres peuples, suscita partout des ennemis aux Athéniens, dont la conduite avait excité un mécontentement général, et amena enfin cette guerre fameuse, qui dura vingt-huit ans. — Prienne, qui occasiona la guerre contre Samos, était entre cette dernière ville et celle de Milet.

abolit le gouvernement oligarchique, prit pour otages cinquante des principaux citoyens, avec un pareil nombre d'enfants, et les fit partir pour Lemnos. On dit que chacun de ces otages voulut lui donner un talent pour avoir sa liberté ; que ceux qui craignaient le gouvernement démocratique lui offrirent aussi plusieurs talents ; enfin le Perse Pissouthnès, qui favorisait les Samiens, lui envoya dix mille pièces d'or pour l'engager à leur faire grâce⁷⁶. Périclès refusa tout ; il traita les Samiens comme il l'avait d'abord résolu ; et, après leur avoir donné un gouvernement populaire, il s'en retourna. A peine il fut parti, que les Samiens, dont Pissouthnès avait enlevé furtivement les otages, se révoltèrent, et firent tous leurs préparatifs de guerre. Périclès, s'étant aussitôt embarqué, marcha contre eux. Il ne les trouva point dans l'inaction ou dans la crainte, mais bien déterminés à combattre et à disputer l'empire de la mer. Les deux flottes se livrèrent un grand combat près de l'île de Tragie⁷⁷. Périclès, qui n'avait que quarante-quatre vaisseaux, remporta la victoire et défit entièrement soixante-dix vaisseaux ennemis, dont vingt étaient des vaisseaux de guerre⁷⁸.

XXVI. Profitant de sa victoire, il s'empara du port de Samos, et mit le siège devant la ville. Les Samiens se défendirent avec vigueur ; ils osèrent même faire des sorties et combattre devant leurs murailles. Cependant il vint d'Athènes une nouvelle flotte qui resserra les Samiens de tous les côtés⁷⁹. Périclès, ayant pris avec lui soixante vaisseaux, s'avança dans la mer extérieure⁸⁰, pour aller, disent la plupart, des historiens, au-devant d'une flotte phénicienne qui venait au secours des Samiens, et la combattre le plus loin qu'il pourrait de Samos ; ou, suivant Stésimbrote, pour aller en Cypre, ce qui ne paraît pas vraisemblable.

Mais, quelque dessein qu'il eût, il commit un grande faute. A peine il était embarqué, que Mélissos, fils d'Ithagène, philosophe distingué⁸¹, et alors général des

⁷⁶ Ceux qui gouvernaient dans Samos tenaient le parti des Perses. Pissouthnès, qui commandait pour ce roi dans Sardis, devait donc favoriser les Samiens. Les dix mille pièces qu'il offrit à Périclès, et qui étaient vraisemblablement des dariques, devaient faire environ deux cent vingt-cinq mille livres de notre monnaie. Quand Périclès fut maître de Samos, afin d'assurer le gouvernement populaire qu'il y avait établi, il mit une garnison dans la ville, ce que Plutarque ne dit pas. — Voyez Thucydide, liv. I, c. CXV.

⁷⁷ Une des Sporades, en face de Samos.

⁷⁸ C'est-à-dire qui portaient des troupes de débarquement.

⁷⁹ Il y avait quarante vaisseaux d'Athènes et vingt-cinq de Chio et de Lesbos. *Ibid.*, c. 116.

⁸⁰ La mer Méditerranée.

⁸¹ Mélissos, disciple de Xénophane et de Parménide, deux des chefs de l'école éléatique, enseignait que l'univers est infini,

Samiens, méprisant le petit nombre de vaisseaux que Périclès avait laissés et l'inexpérience de ceux qui les commandaient, persuade ses concitoyens d'aller les attaquer. Il se livre un combat où les Samiens vainqueurs font un grand nombre de prisonniers, coulent à fond plusieurs vaisseaux ennemis ; et, restés maîtres de la mer, ils se munissent de tout ce qui leur manquait pour être en état de soutenir le siège. Aristote dit que, dans un combat précédent, Périclès en personne avait été battu sur mer par Mélissos. Ceux de Samos, pour rendre aux prisonniers athéniens l'outrage que les leurs avaient reçu, les marquèrent au front d'une chouette⁸², comme à Athènes on avait marqué les Samiens d'une samine. La samine est un vaisseau samien que sa proue basse et ses flancs larges et creux rendent propre pour la haute mer, et fort léger à la course. On lui a donné ce nom parce que le premier vaisseau de cette forme fut construit à Samos par ordre du tyran Polycrate. C'est, dit-on, à cette marque des Samiens au front que le poète Aristophane fait allusion lorsqu'il dit :

Le peuple samien est un peuple lettré.

XXVII. Périclès, informé de la défaite de son armée, se hâta d'aller à son secours ; il battit Mélissos, venu à sa rencontre, força les ennemis à se renfermer dans leur ville, dont il fit le blocus, aimant mieux la réduire avec plus de temps et de dépense que d'exposer ses troupes à des dangers, et d'acheter la victoire au prix de leur sang. Mais les Athéniens, lassés de la longueur du siège⁸³, ne demandaient qu'à combattre ; et comme il n'était pas facile de les contenir, il imagina, pour les distraire, de partager sa flotte en huit escadres qu'il faisait tirer au sort. Celle à qui la fève blanche était échue faisait bonne chère et se divertissait, pendant que les autres étaient occupées du blocus. De là vient, dit-on, que ceux qui ont eu un jour de plaisir l'appellent le jour blanc, à cause de la fève blanche⁸⁴.

L'historien Éphore dit que ce fut à ce siège que Périclès se servit pour la première

immuable, immobile, unique, semblable à lui-même, et que tous ses espaces sont remplis ; il n'admettait ni mouvement réel, ni génération, ni corruption. Diogène Laërce, dans la vie de ce philosophe, liv. IX, seg. XXIV, parle aussi de ses exploits comme général des Samiens.

⁸² Thucydide ne dit rien de ces barbaries réciproques. — La chouette était l'oiseau d'Athéna ; on la voit sur un grand nombre de médailles athéniennes.

⁸³ Il durait depuis neuf mois.

⁸⁴ L'usage d'employer la fève blanche comme un signe favorable est antérieur à Périclès ; on le trouve établi fort anciennement dans les tribunaux pour absoudre les accusés.

fois de machines de guerre, invention nouvelle qui lui parut merveilleuse. Il avait avec lui l'ingénieur Artémon, qui était boiteux, et qui, dans les cas pressants, se faisait porter en litière aux batteries ; d'où on lui avait donné le nom de Périphorète⁸⁵. Mais Héraclide de Pont réfute ce fait par des vers d'Anacréon⁸⁶ où cet Artémon Périphorète est nommé plusieurs siècles avant la guerre et le blocus de Samos. Il dit que c'était un homme voluptueux, lâche et timide, qui restait renfermé dans sa maison, où deux esclaves tenaient toujours au-dessus de lui un bouclier d'airain, de peur qu'il ne lui tombât quelque chose sur la tête ; que, lorsqu'il était obligé de sortir, il se faisait porter dans un petit lit fort bas et qui touchait presque à terre ; ce qui le fit surnommer Périphorète.

XXVIII. Samos se rendit enfin, après neuf mois de siège. Périclès en fit raser les murailles ; il ôta aux Samiens leurs vaisseaux, exigea d'eux de très grosses sommes, dont ils payèrent comptant une partie, prirent des termes pour le reste, et donnèrent des otages pour la sûreté du paiement. Duris de Samos⁸⁷, afin de rendre l'événement plus tragique, accuse Périclès et les Athéniens d'une horrible cruauté dont ni Thucydide, ni Ephore, ni Aristote, n'ont fait mention. Aussi son récit n'a-t-il aucune apparence de vérité. Il raconte que Périclès fit conduire les capitaines des vaisseaux et les soldats samiens sur la place publique de Milet ; que là ils furent attachés à des poteaux, où ils restèrent exposés pendant dix jours ; qu'enfin, comme ils étaient sur le point d'expirer, on les assomma à coups de bâton, et on leur refusa même la sépulture. Mais Duris, qui, lors même qu'il n'est pas entraîné par quelque affection particulière, respecte rarement la vérité, a voulu, dans cette

⁸⁵ Qu'on porte de côté et d'autre.

⁸⁶ Ces vers ont été conservés par Athénée, liv. XII, c. IX. Les voici tels qu'ils ont été traduits par M. Dacier : « La blonde Eurypile a du goût pour Artémon, qui se fait porter dans sa chaise. Auparavant cet homme portait un habit fort étroit ; il n'avait que des sabots, et pour manteau il était réduit à un vieux cuir de boeuf qui avait servi longtemps à couvrir un méchant bouclier ; il ne voyait que des gens de néant, des hommes vicieux, avec lesquels il menait une vie très débordée, qui l'a souvent fait mettre au pilori, et plus souvent encore lui a fait donner les étrivières, arracher la barbe et les cheveux. Mais présentement ce fils d'esclave ne va que sur un char magnifique ; il est tout éclatant d'or, et, comme les femmes les plus délicates, il fait porter au-dessus de sa tête un parasol d'ivoire. » Il n'est pas possible que l'Artémon dont parle ce poète soit le même que celui de Plutarque, lequel a vécu environ cent cinquante ans après le premier. Il est singulier, d'un autre côté, qu'il y ait eu deux hommes du même nom, avec le même défaut corporel et le même caractère. On peut soupçonner que celui du siège de Samos n'avait de commun avec l'autre que le nom, et que Plutarque aura attribué à celui-ci ce qui convenait à l'autre. Il est difficile de croire qu'un homme qui avait assez de génie pour inventer des machines de guerre, et qui en suivait les opérations avec tant d'application, ait mené une vie aussi licencieuse et aussi vile que celui dont Anacréon a tracé le portrait.

⁸⁷ Cet historien vivait du temps de Ptolémée Philadelphie. Il avait fait un traité sur la tragédie, *L'Histoire de Libye*, celle d'*Agathocle de Syracuse*, celle des *Macédoniens* ou des *Grecs*, et un livre des *limites des Samiens*. Cicéron, liv. VI, ad *Attic.*, ép. 1, dit de lui qu'il était historien exact ; ce témoignage ne s'accorde pas avec le jugement que Plutarque en porte, en l'accusant de sacrifier la vérité à sa passion, et de tomber dans des exagérations romanesques, vice si contraire à l'exactitude de l'histoire. — Voyez Vossius, *De hist. Graec.*, liv. I, c. XV.

occasion, rendre les Athéniens odieux en exagérant les malheurs de sa patrie.

Périclès, après avoir réduit Samos, se rembarqua. Arrivé à Athènes, il fit des obsèques magnifiques aux citoyens morts dans le cours de cette guerre ; et, suivant l'usage qui se pratique encore aujourd'hui, il prononça lui-même sur leur tombeau leur oraison funèbre, qui fut généralement admirée. Lorsqu'il descendit de la tribune, toutes les femmes allèrent l'embrasser, et lui mirent sur la tête des couronnes et des bandelettes, comme à un athlète qui revient vainqueur des jeux⁸⁸. La seule Elpinice lui dit, en s'approchant : « Voilà sans doute, Périclès, des exploits admirables et bien dignes de nos couronnes, d'avoir fait périr tant de braves citoyens, non en faisant la guerre aux Phéniciens ou aux Mèdes, comme mon frère Cimon, mais en ruinant une ville alliée qui tirait de nous son origine ! » Périclès se mit à sourire, et ne lui répondit que par ces vers d'Archiloque :

Mettez donc moins d'essence avec ces cheveux blancs.

Ion écrit que la défaite des Samiens enfla tellement le cœur de Périclès, qu'il disait avec complaisance qu'Agamemnon avait mis dix ans entiers à prendre une ville barbare, et que lui il avait conquis en neuf mois la ville la plus riche et la plus puissante de toute l'ionie. Au reste, ce n'était pas sans fondement qu'il s'en glorifiait : car, outre que cette guerre fut très périlleuse et le succès longtemps incertain, peu s'en fallut, suivant Thucydide, que les Samiens ne fissent perdre à Athènes l'empire de la mer.

XXIX. Quelque temps après⁸⁹, pressentant l'éruption prochaine de la guerre du Péloponnèse, il persuada le peuple d'envoyer du secours aux habitants de Corcyre, que les Corinthiens avaient attaqués, et de mettre dans leurs intérêts une île dont les forces maritimes leur seraient si utiles dans l'invasion qui les menaçait du côté du Péloponnèse⁹⁰. Le peuple ayant ordonné ce secours, Périclès n'y envoya que

⁸⁸ Il ne faut pas confondre cette oraison funèbre que Périclès prononça pour louer ceux qui avaient été tués au siège de Samos avec l'éloge qu'il fit de ceux qui périrent au commencement de la guerre du Péloponnèse, et que Thucydide nous a conservé dans le second livre de, son histoire, c. XXXV—XLVI. Il prononça la première la quatrième année de la quatre-vingt-quatrième olympiade ; et la dernière ne le fut que la seconde année de la quatre-vingt-septième. C'était au sénat de l'aréopage qu'appartenait le choix de l'orateur qui devait faire ces sortes de discours, et c'est un témoignage bien honorable pour Périclès, que d'avoir été choisi deux fois de suite dans des occasions si importantes, qui demandaient une éloquence forte et persuasive pour soutenir et encourager les Athéniens.

⁸⁹ Ce fut cinq ans après la prise de Samos, et la première année de la quatre-vingt-sixième olympiade. La guerre du Péloponnèse commença la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, près de dix ans après celle de Samos.

⁹⁰ Les habitants de Corcyre, aujourd'hui Corfou, étaient, après les Athéniens, le peuple qui eut les plus grandes forces maritimes. D'ailleurs, cette île était très bien située pour favoriser les desseins des Athéniens sur l'Italie et sur la Sicile. Les

dix vaisseaux, sous la conduite de Lacédémonios, fils de Cimon, sans doute dans l'intention de lui porter préjudice. Comme la maison de Cimon avait de grandes liaisons avec les Lacédémoniens, il n'envoyait son fils avec ces dix vaisseaux, et même malgré lui, qu'afin que, s'il ne faisait rien d'utile ou de brillant dans cette expédition, il fût encore plus soupçonné de favoriser les Lacédémoniens. Tant qu'il vécut, il s'opposa à l'agrandissement des fils de Cimon, sous prétexte qu'ils n'étaient pas de vrais Athéniens, mais des étrangers issus d'une race mêlée ; leurs noms même le prouvaient. L'un s'appelait Lacédémonios, l'autre Thessalos, le troisième Eléos ; et ils passaient pour fils d'une Arcadienne. Mais Périclès fut fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix galères, qui ne pouvaient seconder que bien faiblement, ceux qui en avaient besoin, en même temps que ses ennemis ne manqueraient pas d'en tirer un prétexte de le calomnier. Il en fit donc partir un plus grand nombre, qui n'arrivèrent à Corcyre qu'après le combat⁹¹. Les Corinthiens, irrités, portèrent leurs plaintes à Lacédémone ; ils furent soutenus par les Mégariens, qui se plaignaient, de leur côté, que, contre le droit des gens, contre les serments faits par tous les Grecs, les Athéniens leur fermaient l'entrée de leurs marchés et des ports qui étaient sous leur obéissance. Les Éginètes, qui se voyaient opprimés et traités avec violence, n'osèrent pas accuser ouvertement les Athéniens ; mais ils firent passer en secret leurs plaintes à Lacédémone.

Dans ce même temps, la ville de Potidée, qui était soumise à Athènes, quoique colonie de Corinthe, s'étant révoltée, les Athéniens allèrent l'assiéger, et cette démarche accéléra la guerre. Archidamos, roi de Sparte, fit tous ses efforts pour pacifier la plupart de ces différents et adoucir les esprits des alliés ; il est même probable que les Athéniens ne se seraient pas attiré la guerre pour les autres griefs qu'on avait contre eux, si on avait pu les amener à révoquer leur décret contre les Mégariens, et à faire la paix avec ce peuple. Périclès, qui s'y opposa de toutes ses

Corcyréens avaient envoyé à Athènes demander du secours contre les Corinthiens, qui, de leur côté, en avaient aussi fait demander. Si Périclès n'envoya dans cette occasion que dix vaisseaux au secours des Corcyréens, ce ne fut pas, comme le dit Plutarque, dans la vue de perdre le général qu'il chargeait de cette expédition. Thucydide, plus croyable que les auteurs suivis par notre historien, écrit que Périclès, en faisant partir ces dix vaisseaux, leur avait donné ordre de n'attaquer les Corinthiens que dans le cas où ils voudraient faire une descente dans Corcyre, ou sur les terres qui dépendaient de cette ville. Son but était de les laisser se battre sur mer, sans se mêler de leurs querelles, afin qu'ils se ruinent réciproquement ; et que, ces deux peuples s'étant affaiblis l'un par l'autre, les Athéniens en aient meilleur marché dans les guerres qu'ils pourraient avoir contre eux dans la suite. D'ailleurs Lacédémonios, fils de Cimon, ne fut pas le seul chef que Périclès envoya : il lui donna pour collègues Diotènes et Protéas. — Thucydide, liv. I, c. XLV.

⁹¹ Il y en envoya vingt, qui, en arrivant, firent peur aux deux flottes, prêtes à recommencer le combat, et les obligèrent de se séparer. — *Ibid.*, c. L.

forces, et qui excita le peuple à persévérer dans sa haine contre Mégare, fut regardé comme le seul auteur de cette guerre.

XXX. Les Lacédémoniens envoyèrent à ce sujet une ambassade à Athènes ; et comme Périclès alléguait une loi qui défendait d'ôter le tableau sur lequel ce décret était écrit⁹², Polyarcès, un des ambassadeurs, lui dit : « Eh bien ! ne l'ôtez pas, mais retournez-le : il n'y a pas de loi qui le défende. » Ce mot fut trouvé plaisant, mais Périclès n'en persista pas moins dans son inflexibilité. Il avait sûrement contre les Mégariens quelque motif personnel de haine ; mais pour lui donner une cause publique et manifeste, il les accusa d'avoir labouré les terres sacrées⁹³ ; et il fit ordonner, par un décret, qu'on enverrait un héraut à Mégare pour s'en plaindre, et de là à Lacédémone pour y accuser les Mégariens.

Ce décret, que Périclès avait rédigé, ne contenait que des plaintes raisonnables et exprimées en des termes très doux. Mais le héraut Anthémocritos, qu'on avait chargé de le porter, étant mort dans sa mission, et, à ce qu'on croit, par le fait des Mégariens, Charinos fit un décret qui vouait à ce peuple une haine implacable, prononçait la peine de mort contre tout Mégarien qui entrerait sur les terres de l'Attique, et ordonnait que les généraux, en prêtant le serment d'usage, y ajouteraient l'engagement d'aller deux fois l'an ravager le territoire de Mégare. Il portait encore qu'Anthémocritos serait enterré près des portes Thraisiennes, qu'on appelle aujourd'hui le Dipyle⁹⁴. Mais les Mégariens repoussaient fortement l'inculpation de la mort du héraut, et rejetaient les causes de la guerre sur Aspasia et sur Périclès ; ils alléguaient en preuve ces vers si piquants et si connus des *Acarnanéens* d'Aristophane⁹⁵ :

De jeunes étourdis, que leur ivresse égare,

⁹² C'était une loi que Périclès lui-même avait proposée, et il s'était servi de toute son autorité pour la faire ratifier par le peuple. Thucydide nomme trois de ces ambassadeurs, Ramphios, Mélésippos et Agésandre, il ne parle point de Polyarcès, qui était peut-être quelqu'un de la suite des députés. — Liv. I, c. XIII.

⁹³ Toutes les terres situées entre Mégare et l'Attique étaient consacrées aux déesses d'Eleusis, Déméter et Perséphone ; c'était un sacrilège que de les labourer. Périclès accusait aussi les Mégariens de donner asyle à tous les esclaves fugitifs.

⁹⁴ Cette porte, suivant les éditeurs d'Amyot, est encore aujourd'hui un des monuments d'Athènes.

⁹⁵ Dans ces vers d'Aristophane, il n'est fait aucune mention de la mort du héraut Anthémocritos. Les Mégariens les citaient seulement pour faire entendre que Périclès, irrité de l'enlèvement des deux courtisanes d'Aspasia, avait fait tuer ce héraut, afin que, le soupçon de ce meurtre tombant sur les Mégariens, ils devinssent l'objet de la haine publique. Thucydide ne dit rien de la mort de ce héraut. Il est certain cependant que les Mégariens passèrent pour les auteurs du meurtre, et qu'ils en portèrent la peine plusieurs siècles après, quand l'empereur Adrien les exclut des grâces qu'il accordait à tous les autres peuples de la Grèce. Le tombeau de cet Anthémocritos était sur le chemin sacré qui menait à Eleusis. — Pausanias, liv. I, c. XXXVI.

Vont un jour enlever Simétha de Mégare.

Outrés de cet affront, quelques Mégariens,

Cherchant à se venger sur les Athéniens,

Ravissent deux beautés du logis d'Aspasie.

XXXI. Il n'est donc pas facile d'assigner la véritable origine de cette guerre⁹⁶ ; mais tous les historiens conviennent que Périclès fut seul la cause qu'on n'abolit pas le décret contre Mégare. Les uns, il est vrai, attribuent cette inflexibilité à sa prudence et à sa grandeur d'âme, qui lui firent juger que c'était le parti le plus avantageux, et que la demande des Lacédémoniens n'était de leur part qu'une tentative pour voir si les Athéniens céderaient ; complaisance qu'on aurait regardée comme un aveu de leur faiblesse⁹⁷. D'autres prétendent que ce fut par fierté et pour faire montre de sa puissance que Périclès méprisa les instances des Lacédémoniens. On en donne encore une autre raison ; et quoiqu'elle soit rapportée par plusieurs historiens, c'est de toutes la plus mauvaise, Le statuaire Phidias avait, comme je l'ai déjà dit, entrepris de faire la statue d'Athéna ; il était l'ami de Périclès, et jouissait d'un grand crédit auprès de sa personne. Cette faveur lui attira beaucoup d'ennemis et d'envieux, qui, pour essayer sur lui quel jugement le peuple porterait de Périclès, engagèrent un des ouvriers de cet artiste, nommé Ménon, à se rendre, comme suppliant, sur la place publique, et à demander sûreté pour le dénoncer et l'accuser. La demande fut accueillie, et la poursuite de l'accusation se fit devant le peuple assemblé. Mais on ne put prouver le larcin dont on accusait Phidias. Cet artiste, en commençant l'ouvrage, avait, par le conseil de Périclès, travaillé et placé l'or de

⁹⁶ Nous les avons cependant assignées plus haut d'après Thucydide, auteur plus digne de confiance, à tous égards, que les poètes comiques, car il était alors à Athènes, et il voyait de plus près qu'eux tout ce qui se passait.

⁹⁷ C'est le sentiment de Thucydide, et c'est aussi le plus vraisemblable, quand on considère le caractère de Périclès, qui à beaucoup de magnanimité joignait une prudence consommée, et qui prévoyait de loin ce qui devait arriver. Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire le discours qu'il fait sur cela aux Athéniens dans le premier livre de Thucydide, c. CXL. et suiv. « Ne vous imaginez pas, leur dit-il, que ce soit pour peu de chose que vous entreprenez la guerre, et ne vous reprochez pas de la faire. De ce peu de chose dépendent votre entière sûreté et l'essai de votre courage. Si vous cédez aujourd'hui le peu qu'on vous demande, demain on vous commandera de plus grands sacrifices, comme si la crainte devait vous faire tout accorder ; au lieu que, si vous refusez, c'est leur déclarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voies, et traiter au moins d'égal à égal. » Je crois bien que, dans la situation où se trouvaient alors les Athéniens, le conseil que leur donnait Périclès était le meilleur, en n'envisageant que la circonstance actuelle et ses suites prochaines. Mais un homme aussi prudent que lui ne devait-il pas prévoir que les Athéniens auraient peine à résister aux forces réunies de la plupart des peuples de la Grèce ; que tôt ou tard ils finiraient par en être les victimes ? Il aurait pu trouver dans son génie des moyens d'amener les Athéniens à des voies de conciliation sans qu'on pût les accuser de faiblesse : l'autorité presque absolue qu'il exerçait sur je peuple, la grande réputation dont il jouissait dans toute la Grèce, auraient fait aisément réussir ces moyens de pacification générale, et prévenu la ruine de sa patrie. On est, ce semble, toujours en droit de lui reprocher que son inflexibilité à retirer le décret contre les Mégariens fut la cause immédiate de la déclaration de guerre. En se relâchant sur cet article, qui, après tout, n'était pas aussi important qu'il le disait, il aurait certainement éloigné la guerre pour quelque temps ; et, avec une inclination décidée à la paix, il aurait profité de ce délai pour la proposer et conduire sa négociation à une fin heureuse.

manière qu'on pouvait l'ôter tout entier et le peser ; ce que Périclès ordonna à ses accusateurs de faire⁹⁸.

Mais rien n'excitait tant l'envie contre Phidias que la grande réputation de ses ouvrages. On lui en voulait surtout parce qu'en gravant sur le bouclier de la déesse le combat des Amazones, il s'y était représenté lui-même sous la figure d'un vieillard qui soulève de ses deux mains une grosse pierre. On y voyait aussi une très belle figure de Périclès combattant contre une Amazone. Sa main, levée pour lancer un javelot, lui couvre en partie le visage ; elle est placée avec tant d'art qu'elle semble cacher la ressemblance de sa figure, qui cependant est très sensible des deux côtés. Phidias fut donc jeté dans une prison, où il mourut de maladie, et, selon d'autres, du poison que ses ennemis lui donnèrent, pour avoir lieu de calomnier Périclès⁹⁹. Sur un décret de Glycon, le dénonciateur Ménon obtint du peuple une exemption de tout impôt, et les capitaines eurent ordre de veiller à sa sûreté.

XXXII. Vers ce même temps, Aspasia fut traduite en justice pour crime d'impiété, à la poursuite d'un poète comique nommé Hermippos, qui l'accusait aussi de recevoir chez elle des femmes de condition libre qu'elle prostituait à Périclès. Diopithès fit un décret qui ordonnait de dénoncer ceux qui ne reconnaissent pas l'existence des dieux, ou qui enseignaient des doctrines nouvelles sur les phénomènes célestes. Il cherchait à étendre ce soupçon sur Périclès, à cause de ses liaisons avec Anaxagore¹⁰⁰. Ces dénonciations ayant paru faire plaisir au peuple, Dracontides proposa et fit passer un troisième décret, qui portait que Périclès

⁹⁸ Cette statue était faite de manière que l'or y tenait par des vis et des écrous, en sorte qu'on pouvait l'en détacher sans rien gêner, et s'assurer en le pesant si l'artiste avait employé toute la quantité qui lui avait été donnée. On n'avait pas encore découvert le moyen qu'Archimède inventa depuis pour reconnaître la quantité d'or qui se trouve mêlée avec d'autres métaux sans avoir besoin de les séparer. On le verra dans la vie de *Marcellus*.

⁹⁹ D'autres disent qu'il fut seulement condamné à l'exil, et qu'il fit depuis la magnifique statue de Zeus du temple d'Olympie, une des plus sublimes productions du génie de Phidias, et qui ne fut surpassée que par cette statue d'Athéna à Athènes qu'on croit avoir été le dernier ouvrage de ce grand maître, et dans laquelle il s'éleva au-dessus de lui-même. Elle fut le prétexte de sa condamnation ; parce que le peuple prétendait que les figures modernes qu'il y avait gravées, celles de Périclès et la sienne, ruinaient la vérité historique de l'ancienne guerre des Amazones, vaincues par Thésée, exploit qui faisait tant d'honneur à ce héros et à la ville d'Athènes, dont il était le fondateur. On trouve, au sujet de cette figure de Phidias représentée sur le bouclier de la déesse, un passage remarquable dans le *Traité du monde* par Aristote, s'il est vrai que cet ouvrage soit de lui : « On dit que Phidias, qui a fait la statue d'Athéna qu'on voit dans la citadelle, se représenta lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la déesse, et que, par un art imperceptible, il avait tellement lié et incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il était impossible de l'en ôter sans ruiner et mettre en pièces la statue entière. » Voyez c. VI, p. 613, édit. de Duval.

¹⁰⁰ Nous avons déjà exposé plus haut la doctrine d'Anaxagore. Son dogme de l'unité d'une intelligence qui avait formé le monde tendait directement à détruire le polythéisme, auquel le peuple d'Athènes était très attaché, comme le prouve la condamnation de Socrate. En accusant Anaxagore d'impiété, on voulait rendre Périclès, son disciple, suspect de professer la même doctrine sur l'unité d'un Dieu, et le faire peut-être condamner lui-même.

rendrait ses comptes devant les prytanes¹⁰¹, et que les juges, après avoir pris sur l'autel les billets pour les suffrages, prononceraient le jugement dans la ville¹⁰². Mais Agnon supprima du décret cette dernière disposition ; il fit décider que l'affaire serait portée devant quinze cents juges¹⁰³, et que l'accusation serait intentée pour cause de vol, de concussion ou d'injustice, au choix de l'accusateur. Aspasia dut son salut aux prières de Périclès, aux larmes que, suivant Eschine, il répandit devant les juges, pendant l'instruction du procès. Mais craignant qu'Anaxagore ne fût condamné, il le fit sortir de la ville et l'accompagna lui-même. Comme il avait déplu au peuple dans l'affaire de Phidias, et qu'il redoutait l'issue du jugement, il souffla le feu de la guerre, qu'il trouvait trop tardive à s'enflammer, et qui n'était encore que fumante. Il se flattait par là de dissiper toutes les imputations dont on le chargeait, et d'affaiblir l'envie. Il ne doutait pas que, dans des affaires si importantes, dans des dangers si pressants, le peuple, entraîné par sa puissance et par son mérite, ne se reposât sur lui seul de sa défense. Telles sont, dit-on, les raisons qui le portèrent à empêcher le peuple de céder aux Lacédémoniens ; mais ses vrais motifs ne sont pas bien connus.

XXXIII. Les Lacédémoniens, persuadés qu'en abattant la puissance de Périclès, ils rendraient les Athéniens plus souples et plus faciles, leur ordonnèrent de bannir de leur ville les restes du crime cylonien, dont la race de Périclès était, suivant Thucycide, entachée du côté de sa mère¹⁰⁴. Mais cette tentative eut un effet tout contraire à celui qu'ils s'en étaient promis ; au lieu d'attirer sur Périclès les soupçons et la calomnie, elle augmenta le respect et la confiance des citoyens, parce qu'ils virent que c'était lui que les ennemis haïssaient et craignaient le plus. C'est pourquoi, avant qu'Archidamos entrât dans l'Attique avec les troupes du Péloponnèse, Périclès déclara aux Athéniens que, si ce roi, dans les incursions qu'il ferait sur le pays, épargnait ses terres, soit à cause de l'hospitalité qui les unissait,

¹⁰¹ On donnait ce nom à ceux des sénateurs qui étaient en fonctions pour rendre la justice.

¹⁰² Cette circonstance était favorable à Périclès à cause de la religion, qui aurait pu retenir la plupart des juges. Dans la vie de *Thé-mistocle*, c. XXI, on a vu un autre exemple de cette coutume de prendre sur l'autel le billet dont on se servait dans les jugements. Cela ne se pratiquait que dans les occasions extraordinaires, et lorsqu'on voulait avertir les juges qu'ils devaient prononcer dans la plus te justice- Hérodote, liv. VIII, c. CXXIII, dit qu'on prenait ces billets sur l'autel de Neptune.

¹⁰³ Le sénat d'Athènes était composé de cinq cents membres pris dans les dix tribus, qui en fournissaient chacune cinquante. Ces cinq cents sénateurs étaient les juges de la plupart des affaires civiles et criminelles. Lorsqu'elles étaient plus importantes, on leur en joignait cinq cents autres, et quelquefois même on les portait à quinze cents, comme dans cette circonstance, afin de donner plus de poids à l'accusation.

soit pour donner à ses ennemis un prétexte de le calomnier, il donnait dès ce moment à la république ses biens et ses maisons de campagne. Les Lacédémoniens et leurs alliés étant donc entrés dans l'Attique avec une armée nombreuse¹⁰⁵ sous les ordres du roi Archidamos, et ayant ravagé tout le pays, s'avancèrent jusqu'au bourg d'Acharnes¹⁰⁶, et y assirent leur camp, persuadés que les Athéniens, ne voulant pas les y souffrir, viendraient les attaquer pour défendre leur territoire et soutenir leur ancienne réputation. Mais Périclès jugea qu'il serait trop dangereux de risquer une bataille et de hasarder la ville même en attaquant une armée de soixante mille hommes, tant du Péloponnèse que de la Béotie : car il n'y en eut pas moins dans cette première expédition ; et, pour calmer l'impatience de ceux qui, ne pouvant supporter de voir ainsi ravager leur territoire, voulaient absolument combattre, il leur disait que des arbres coupés et abattus repoussent en peu de temps, mais que la perte des hommes est irréparable.

Il évita d'assembler le peuple, de peur d'être entraîné hors de ses résolutions. Ainsi qu'un sage pilote, menacé de la tempête, après avoir mis ordre à tout et disposé toutes ses manoeuvres, fait usage des moyens que son art lui donne, sans s'arrêter aux prières et aux larmes des passagers, sans être touché de leurs souffrances ni de leurs craintes, de même Périclès, après avoir fermé la ville et posé partout des gardes pour la sûreté publique, ne suivit que ses propres conseils, et s'inquiéta peu des cris et des murmures de ses concitoyens. Il fut également inflexible soit aux vives instances de ses amis, soit aux clameurs et aux menaces de ses ennemis, soit enfin aux chansons satiriques dont on l'accablait, et dans lesquelles on le décriait, on blâmait sa conduite, on le traitait d'homme lâche qui abandonnait tout aux ennemis. Cléon même se déchaîna contre lui, et commençait déjà à profiter de la colère du peuple pour s'emparer de sa confiance, comme on le voit dans ces vers d'Hermippos :

Roi des satyres effrontés,

Pourquoi crains-tu de manier la lance ?

¹⁰⁴ Il a été fort question de ce crime cylonien dans la vie de *Solon*, c. XXV ; nous y renvoyons le lecteur.

¹⁰⁵ C'est de cette première irruption des Lacédémoniens dans l'Attique que date le commencement de la guerre du Péloponnèse, la deuxième année de la quatre-vingt-septième olympiade.

¹⁰⁶ C'était le bourg le plus considérable d'Athènes : il fournissait seul trois mille combattants. Archidamos n'était qu'à quinze

*Ta langue est pleine de vaillance ;
Tu parles de la guerre en termes exaltés ;
Ton âme de Télès semble avoir le courage :
Vois-tu briller le fer, tu trembles, tu frémis ;
Tu vois partout des ennemis,
Et la sombre pâleur obscurcit ton visage,
Quoique Cléon par son ardeur,
S'efforce à tout moment d'aiguillonner ton coeur¹⁰⁷.*

XXXIV. Mais rien ne put émouvoir Périclès ; supportant avec calme et en silence les injures de ses ennemis, il fit partir pour le Péloponnèse une flotte de cent vaisseaux ; et, au lieu d'en prendre le commandement, il se tint tranquille dans sa maison, afin de contenir la ville jusqu'à ce que les Péloponnésiens se fussent retirés. En attendant, pour consoler le peuple, affligé de cette guerre, et pour soutenir son courage, il lui fit des distributions d'argent et de terres. Il chassa les Eginètes de leurs îles, et en distribua le territoire, par la voie du sort, à des citoyens d'Athènes. Ils avaient encore un motif de consolation dans ce que souffraient leurs ennemis. La flotte envoyée dans le Péloponnèse avait ravagé une grande étendue de pays, et ruiné beaucoup de bourgs et de petites villes ; Périclès lui-même, étant entré par terre dans le pays des Mégariens, y mit tout à feu et à sang¹⁰⁸. Les ennemis, à qui les Athéniens faisaient autant de mal sur mer qu'ils en souffraient eux-mêmes par terre, n'auraient pas soutenu si longtemps cette guerre ruineuse, et s'en seraient lassés beaucoup plus tôt, comme Périclès l'avait annoncé dès le commencement¹⁰⁹,

cents pas de la ville.

¹⁰⁷ Cléon est celui qu'Aristophane a tant décrié dans ses comédies. Cependant, à force de bassesses auprès du peuple, il parvint à se faire nommer général des Athéniens ; il eut même des succès dans une occasion assez importante, comme on le voit dans la vie d'*Alcibiade*. Hermippos appelle Périclès roi des satyres à cause des débauches dont on l'accusait. Ce Télès, dont il y est parlé, et qu'on ne connaît point d'ailleurs, devait avoir une grande réputation de courage. Ceux qui l'ont cru un homme timide ne paraissent, pas avoir compris le sens de cet endroit. Les derniers vers sont très corrompus : j'ai suivi les corrections proposées par M. Dacier. Ils signifient mot à mot : « Quand tu vois une épée nue et bien affilée, tu frémis, tu trembles, tu n'as plus ni force ni vertu. »

¹⁰⁸ Plutarque se trompe : Périclès n'était pas assez imprudent pour sortir de la ville pendant que les Lacédémoniens étaient dans l'Attique. Il ne fit cette course qu'après qu'ils se furent retirés, au commencement de l'automne. Thucydide marque même que la flotte des Athéniens, qui revenait du Péloponnèse, était déjà devant l'île d'Egine, et que les soldats qui la montaient se joignirent aux troupes de terre. Voyez liv. II, c. XXXI.

¹⁰⁹ Ils se lassèrent aussi, et s'en retournèrent en Laconie. Plutarque confond ici les deux courses que fit Archidamos dans l'Attique. Ce roi de Sparte y revint l'année suivante, la seconde de la guerre, comme Thucydide l'a marqué. La peste dont il est parlé ensuite ne se déclara que pendant ce second voyage d'Archidamos, la troisième année de la quatre-vingt-septième olympiade.

si une puissance surnaturelle n'eût rendu inutiles tous les conseils de la prudence humaine.

D'abord une peste cruelle vint affliger la ville, et, en moissonnant la fleur de la jeunesse, elle affaiblit sensiblement les forces des citoyens¹¹⁰. La maladie affecta tout à la fois les corps et les esprits : les Athéniens s'aigrirent tellement contre Périclès, que, semblables à des frénétiques qui s'emportent contre leur médecin ou contre leur père, ils le traitèrent avec la dernière injustice. Une telle conduite leur était inspirée par ses ennemis, qui attribuaient cette contagion à la multitude des habitants des bourgs qui s'étaient retirés dans la ville, et qui, accoutumés à respirer un air libre et pur, se trouvaient, au fort de l'été, entassés pêle-mêle dans de petites maisons et sous des tentes étouffées, où ils passaient des journées entières. Ils en rejetaient la faute sur celui qui, pendant la guerre, avait, disaient-ils, attiré dans leurs murs ce déluge de gens de campagne qu'il n'employait à rien, qu'il tenait renfermés comme des troupeaux, et qu'il laissait s'infecter les uns les autres sans leur procurer aucun changement de situation, sans leur donner aucun rafraîchissement.

XXXV. Périclès, pour remédier à tous ces maux, et nuire en même temps aux ennemis, fit équiper une flotte de cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua un nombre considérable de bonnes troupes de pied et de cavalerie. Un armement si considérable releva les espérances des Athéniens, et jeta la terreur parmi les ennemis¹¹¹. Les vaisseaux étaient prêts à faire voile, et Périclès montait déjà sur sa galère, lorsqu'il survint une éclipse de soleil qui changea le jour en ténèbres, et qui, regardée comme un sinistre présage, remplit de frayeur tous les esprits¹¹². Périclès, voyant son pilote troublé et incertain de ce qu'il devait faire, lui mit son manteau devant les yeux, et lui demanda s'il trouvait à cela quelque chose d'effrayant et de sinistre. Le pilote lui répondit qu'il ne voyait rien là de quoi s'effrayer. « Eh bien, lui dit Périclès, quelle différence y a-t-il entre mon manteau et

¹¹⁰ Cette peste, une des plus effroyables dont l'histoire fasse mention, disent les éditeurs d'Amyot, était venue d'Ethiopie. Elle ravagea beaucoup de pays et désola l'Attique. Thucydide en a fait la peinture la plus vive et la plus touchante, liv. II de son *Histoire*, c. XLVII et suiv. On peut voir aussi celle qu'en a faite Lucrèce dans son poème *de la Nature*, chant sixième.

¹¹¹ Il y avait dans cette flotte cent vaisseaux athéniens, montés de quatre mille hommes d'infanterie, et des barques qui portaient quatre cents chevaux. A ces cent vaisseaux il s'enjoignit cinquante des îles de Chio et de Lesbos. Thucydide, liv. II, c. LVI.

¹¹² Plutarque a encore confondu ici deux expéditions ; cette éclipse n'arriva pas à celle-ci, mais à la précédente. — Voyez

ce qui cause l'éclipse, sinon que ce qui produit ces ténèbres est plus grand que mon manteau ? » Mais c'est dans les écoles des philosophes qu'on doit traiter ces matières. Périclès, s'étant embarqué, ne fit rien qui répondit à de si grands préparatifs. Il mit seulement le siège devant la ville sacrée d'Epidaure¹¹³, qu'il espérait prendre en peu de temps ; mais il en fut empêché par la maladie qui attaqua non seulement ceux qui faisaient le siège, mais encore tous ceux qui approchaient du camp. Ce contre-temps ayant indisposé contre lui les Athéniens, il essaya de les consoler et de ranimer leur confiance¹¹⁴ ; mais il ne réussit pas à les apaiser ; et, n'écoutant que leurs préventions, ils prirent les suffrages, le privèrent du commandement, et le condamnèrent, avec une rigueur extrême, à une forte amende, que les uns font monter au moins à quinze talents, et les autres au plus à cinquante¹¹⁵. Ce fut Cléon qui, selon Idoménée, intenta l'accusation ; Théophraste l'attribue à Siminias ; et Héraclide de Pont, à Lacratidas.

XXXVI. Cette disgrâce ne fut pas de longue durée ; le peuple laissa toute sa colère dans la plaie, comme l'abeille y laisse son aiguillon. Mais ses malheurs domestiques s'accrurent de plus en plus. La peste lui avait enlevé plusieurs de ses amis, et il avait le chagrin de voir la dissension troubler depuis longtemps sa famille. Xanthippe, l'aîné de ses fils, qui aimait naturellement la dépense¹¹⁶, était marié à une jeune femme, fille d'Isander et petite-fille d'Epilycos, laquelle avait le même goût que lui. Il supportait impatiemment la sévère économie de son père, qui fournissait bien peu à ses plaisirs. Il fit donc emprunter de l'argent à un de ses amis, sous le nom de Périclès ; et quand cet ami le redemanda, Périclès refusa de le payer et le cita même en justice. Le jeune homme, irrité contre son père, se permit de le décrier. Il commença par tourner en ridicule les assemblées qu'il tenait chez lui, et ses

Thucydide, liv. II, c. XXVIII.

¹¹³ On donnait à la ville d'Épidaure l'épithète de sacrée, à cause du temple d'Asclépios, le Dieu de la médecine, qui y était singulièrement honoré. Thucydide, *ibid.*, ne parle point de cette maladie ; il dit même que Périclès, après avoir mal réussi à Epidaure, n'eut pas plus de succès à Trézène, à Hermione et ailleurs ; que le seul exploit qu'il fit fut de prendre Prusie, ville de la Laconie, sur la côte maritime.

¹¹⁴ On voit dans Thucydide, liv. II, c. LX-LXI, le discours qu'il fit à ce sujet aux Athéniens.

¹¹⁵ Les quinze talents font de notre monnaie environ soixante-quinze mille livres ; les cinquante talents se montent à deux cent cinquante mille livres. Diodore porte cette amende à quatre-vingts talents, ce qui ferait la somme de quatre cent mille livres.

¹¹⁶ Il y a dans le texte *étant d'un mauvais naturel* ; et quoique cette leçon pût être autorisée par ce que Plutarque va dire de la conduite de Xanthippe envers son père, cependant ce qui suit immédiatement doit faire admettre la correction proposée par Henri Etienne, et que j'ai insérée dans ma traduction, à l'exemple de M. Dacier et du traducteur anglais des *Vies de Plutarque* : la ressemblance des deux mots grecs a pu aisément occasionner la méprise des copistes.

conversations avec les sophistes. Il disait qu'un jour, dans les jeux, un athlète ayant tué, sans le vouloir, d'un coup de javelot, le cheval d'Épitimios de Pharsale, Périclès avait passé la journée entière, avec Protagoras¹¹⁷, à rechercher quel était, selon l'exacte raison, ou du javelot, ou de celui qui l'avait lancé, ou enfin des agonothètes¹¹⁸, le véritable auteur de cet accident¹¹⁹. Selon Stésimbrote, ce fut Xanthippe lui-même qui fit courir le bruit que sa femme était entretenue par Périclès ; et ce jeune homme conserva jusqu'à la mort une animosité irréconciliable contre son père. Il mourut de la peste ; et, dans le même temps, Périclès perdit sa soeur, avec plusieurs de ses parents et de ses amis, en particulier ceux dont les conseils lui étaient les plus utiles pour le gouvernement.

Il ne se laissa pourtant pas abattre par tant de malheurs, et ne perdit rien de cette fermeté, de cette grandeur d'âme qui lui était naturelle. On ne le vit ni pleurer, ni faire des funérailles, ni aller au tombeau d'aucun de ses proches. Mais quand il vit mourir Paralos, le dernier de ses fils légitimes, il fut accablé de cette perte, et s'efforça d'abord de soutenir son caractère et de conserver tout son courage ; mais en s'approchant de son fils pour lui mettre la couronne sur la tête, il ne put supporter cette vue, et, succombant à sa douleur, il poussa des cris et des sanglots, et répandit un torrent de larmes, ce qui ne lui était pas encore arrivé dans tout le cours de sa vie.

XXXVII. Cependant la ville ayant essayé des autres généraux et des autres orateurs pour conduire cette guerre, et aucun d'eux ne lui ayant paru avoir ni assez de poids, ni assez d'autorité pour un commandement de cette importance, elle commença à désirer Périclès, à le rappeler à la tribune et au gouvernement. Il se tenait renfermé dans sa maison, inconsolable de la perte de son fils ; mais Alcibiade et ses autres amis le déterminèrent à reparaître en public. Le peuple lui témoigna du regret de son ingratitude, et Périclès reprit le timon des affaires. Nommé général, il s'occupait tout de suite de faire révoquer la loi qu'il avait autrefois fait passer lui-

¹¹⁷ Protagoras d'Abdère fut disciple de Démocrite. C'était le plus grand et le plus adroit sophiste de son temps. Il trompa la Grèce pendant plus de quarante ans, et amassa plus de bien par ses sophismes que Phidias par ses beaux ouvrages. Il disait qu'il n'y avait rien d'assuré sur l'existence des dieux, ni sur leur nature : aussi passait-il partout pour un athée. Voyez ce que Platon en dit dans son *Dialogue sur les sophistes*, qu'il a intitulé *Protagoras*, et dans le *Ménon*.

¹¹⁸ Les présidents des jeux.

¹¹⁹ C'eût été en effet une recherche bien puérile pour un homme tel que Périclès ; mais il est vraisemblable que c'est une fausseté imaginée par son fils pour lui donner du ridicule.

même contre les enfants naturels : comme il n'avait plus alors de successeur légitime de son nom, il ne voulait pas que sa famille et sa maison s'éteignent avec lui.

Voici ce qui s'était passé au sujet de cette loi. Périclès jouissait depuis longtemps de la plus grande autorité, et avait, comme je l'ai déjà dit, des fils légitimes ; il fit alors une loi qui portait qu'on ne reconnaîtrait pour vrais citoyens d'Athènes que ceux qui seraient nés de père et de mère athéniens. Depuis ce décret, le roi d'Egypte ayant fait présent au peuple d'Athènes de quarante mille médimnes de blé¹²⁰, il fallut les distribuer aux citoyens ; mais, en vertu de cette loi, on cita en justice un grand nombre de bâtards qu'on avait oubliés et qui n'étaient pas même connus. D'autres, sur de mauvaises chicanes, furent exclus de cette distribution. Il y en eut plus de cinq mille de condamnés et vendus comme esclaves, et le nombre des Athéniens maintenus dans le droit de bourgeoisie ne se monta qu'à quatorze mille quarante.

C'était donc une grande injustice qu'une loi exécutée avec tant de rigueur contre un si grand nombre de personnes fût révoquée par celui-là même qui l'avait faite ; mais les Athéniens, touchés de ses malheurs domestiques, qu'ils regardaient comme une punition de son arrogance et de sa fierté, crurent qu'après avoir éprouvé la vengeance céleste, il méritait quelque humanité. Ils lui permirent donc de faire inscrire son fils bâtard sur les registres de sa tribu, et de lui donner son nom. C'est celui qui, dans la suite, après avoir remporté sur les Péloponnésiens une victoire navale près des îles Arginuses, fut condamné à mort par le peuple, avec les autres généraux ses collègues¹²¹.

XXXVIII. C'est alors que Périclès fut atteint de la peste. Elle ne se déclara pas chez lui par des symptômes aussi aigus et aussi violents que dans les autres. Faible et peu active, sujette, dans sa longue durée, à de fréquentes variations, elle mina lentement son corps, et affaiblit insensiblement son esprit. Théophraste, dans cette partie de ses morales où il recherche si les mœurs changent avec la fortune, en

¹²⁰ Nous avons déjà dit que cette mesure de blé valait environ quatre boisseaux mesure de Paris.

¹²¹ Les Athéniens, la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse, avaient nommé dix généraux, qui remportèrent une victoire signalée sur les Spartiates et leurs alliés. A leur retour à Athènes, on leur fit le procès ; il y en eut huit de condamnés à mort, et six qui se trouvèrent présents furent exécutés ; le bâtard de Périclès fut du nombre de ces derniers. Le seul crime qu'on leur imputât était de n'avoir pas enterré les morts. Voyez cette histoire racontée fort au long dans le premier livre de

sorte qu'altérées par les affections du corps elles abandonnent la vertu, raconte que Périclès, visité dans sa maladie par un de ses amis, lui montra une amulette que des femmes lui avaient suspendue au cou : il donnait à entendre qu'il devait être bien malade, puisqu'il se prêtait à de pareilles faiblesses¹²². Comme il était sur le point de mourir, les principaux citoyens et ceux de ses amis qui avaient échappé à la contagion, assis autour de son lit, s'entretenaient de ses vertus et de la grande puissance dont il avait joui pendant sa vie. Ils racontaient ses belles actions et le grand nombre de ses victoires. Il avait érigé, comme général, neuf trophées à l'honneur d'Athènes, pour autant de batailles qu'il avait gagnées. Ils parlaient ainsi entre eux, persuadés qu'il ne les entendait pas et qu'il avait perdu tout sentiment. Mais il ne lui était rien échappé de ce qu'ils avaient dit ; et prenant tout à coup la parole : « Je suis surpris, leur dit-il, que vous ayez si présents à l'esprit et que vous vantiez si fort des exploits dont la fortune a partagé la gloire, et que tant d'autres généraux ont faits comme moi, tandis que vous ne parlez pas de ce qu'il y a de plus grand et de plus glorieux dans ma vie : c'est que jamais je n'ai fait prendre le deuil à aucun Athénien. »

XXXIX. Périclès mérite donc toute notre admiration, non seulement par la douceur et la modération qu'il conserva toujours dans une multitude d'affaires si importantes et au milieu de tant d'inimitiés, mais plus encore par cette élévation de sentiments qui lui faisait regarder comme la plus belle de ses actions de n'avoir jamais, avec une puissance si absolue, rien donné à l'envie ni au ressentiment, et de n'avoir été pour personne un implacable ennemi. Il me semble que cette douceur de moeurs, cette vie qu'il maintint toujours pure dans l'exercice de son autorité, suffirent seules pour ôter au surnom fastueux et arrogant d'Olympien ce qu'il pouvait avoir d'odieux, et qu'elles nous montrent au contraire combien ce titre lui convenait : car nous croyons que les dieux, étant par leur nature auteurs de tous les biens, sont incapables de produire les maux ; c'est à ce double titre que nous les reconnaissons pour les rois et les maîtres du monde¹²³. Mais nous n'adoptons pas à

l'Histoire grecque de Xénophon.

¹²² C'étaient des charmes qu'on donnait comme des remèdes éprouvés contre les maladies, et dont les païens faisaient grand usage. Plutarque observe avec raison qu'il fallait que Périclès fût bien malade pour donner dans de pareilles puérités, car il avait été trop bien instruit par Anaxagore pour ne pas en reconnaître la superstition et l'inutilité.

¹²³ Belle leçon pour les souverains et pour tous ceux qui gouvernent.

cet égard les idées des poètes, qui, par les opinions extravagantes qu'ils nous en donnent dans leurs ouvrages, troublent les esprits, et tombent en contradiction avec eux-mêmes. Ils nous peignent le séjour des dieux comme une demeure ferme et inébranlable, qui n'est jamais ni agitée par les vents ni obscurcie par les nuages, où règne toujours la plus douce sérénité, où brille la plus pure lumière : un tel séjour est en effet le seul qui convienne à des êtres immortels et souverainement heureux ; et cependant ils nous représentent les dieux eux-mêmes livrés à des agitations continuelles, pleins de haine, de colère et de toutes les passions qui déshonoreraient des hommes raisonnables et sensés. Mais ce serait là le sujet d'un autre ouvrage¹²⁴.

LX. Les événements qui suivirent la mort de Périclès firent bientôt sentir aux Athéniens toute la perte qu'ils avaient faite, et leur donnèrent les plus vifs regrets¹²⁵. Ceux qui, pendant sa vie, supportaient le plus impatiemment une puissance qui les offusquait, n'eurent pas plus tôt essayé, après sa mort, des autres orateurs et de ceux qui se mêlaient de conduire le peuple, qu'ils furent forcés d'avouer que jamais personne n'avait été ni plus modéré que lui dans la sévérité, ni plus grave dans la douceur. Cette puissance, si enviée, qu'on traitait de monarchie et de tyrannie, ne parut plus alors qu'un rempart qui avait sauvé la république : tant, depuis sa mort, la corruption se répandit dans toute la ville, et y fit régner cette foule de vices que Périclès avait su contenir et réduire pendant sa vie, et qu'il avait empêché de dégénérer en une licence qui serait devenue irrémédiable !

¹²⁴ C'est ainsi en effet qu'Homère a représenté les dieux dans ses poèmes. Les habitants du ciel, ce séjour si paisible, sont en proie aux plus insolentes agitations ; les querelles, les animosités les divisent sans cesse : ce qui a fait dire avec raison de ce poète qu'il avait donné aux dieux, les passions et, les faiblesses des hommes, et aux hommes les perfections des dieux. (Voyez Cicéron, *Tuscul.* IV, c. XXXII.) Cette opinion que les dieux sont, par leur nature, auteurs de tous les biens, et incapables de produire les maux, avait donné naissance à ce dogme si répandu chez les anciens peuples, surtout dans l'Orient, où il paraît même avoir pris naissance, qu'il y avait deux principes, et comme deux divinités opposées, dont l'une était la cause du mal, et l'autre celle du bien. Nous l'avons retrouvée plusieurs fois dans les oeuvres de Plutarque, et principalement dans son traité *d'Isis et d'Osiris*.

¹²⁵ C'est ce qu'on verra dans les vies d'*Alcibiade*, de *Nicias*, et de *Lysandre*. L'ambition, la témérité, l'animosité des deux partis, firent continuer avec le plus vif acharnement cette guerre cruelle, qui, en les affaiblissant l'un et l'autre par leurs succès mêmes, porta le coup mortel à leur puissance, et prépara les chaînes que la politique de Philippe et l'ambition d'Alexandre imposèrent à la Grèce.